



OFFENBACH EDITION KECK
Kritische Ausgabe Jean-Christophe Keck

Jacques Offenbach

Barbe-Bleue

Opéra-bouffe en 3 actes

Paroles de Henri Meilhac et Ludovic Halévy

Livret de censure

Paris 1869

– *Première édition provisoire* –

BOOSEY & HAWKES
B O T E B O C K

Diese Edition ist urheberrechtlich geschützt. Jede Verwertung außerhalb der engen Grenzen des Urheberrechtsgesetzes ist ohne Zustimmung des Verlags unzulässig und strafbar. Das gilt insbesondere für die Vervielfältigung auf Papier (außer für den persönlichen Gebrauch), die Verwendung in Programmheften, Artikeln, Büchern usw., für Übersetzungen sowie für die Weiterverarbeitung in elektronischen Systemen. Diesbezügliche Anfragen sind an den Verlag zu richten.

© 2003 Boosey & Hawkes · Bote & Bock, Berlin.

Eigentum für alle Länder: Boosey & Hawkes · Bote & Bock

ISMN M-2025-3103-7 ISBN 3-7931-3103-3

Pour être joué au th. des Variétés

h Cogniar

7843

13 sbre 1869

Barbe-bleue

Opera-Bouffe en 3 actes

Personnages.

Le sire de Barbe-bleue.
 Le roi Bobèche grand Palatin.
 Le comte Oscar, grand cousin du roi.
 Popolani, alchimiste au service de Barbe-bleue.
 Le prince Saphir.
 Alvarès.
 Boulotte, paysanne.
 La princesse Hermia, fille du grand palatin,
 paysanne au 1er acte sous le nom de Fleurette.
 Clémentine, Reine grande Palatine.
 Rosalinde }
 Isaure }
 Héloïse } femmes de Barbe-bleue.
 Eléonore }
 Blanche }

Acte 1er

Une place dans un village, à droite, la cabane de Saphir – à gauche, la cabane de Fleurette – au fond de la scène, un praticable – à l’horizon, la campagne et la maison de Barbe-bleue.

Scène 1ère

Boulotte.

Le jour commence. Entre Boulotte.

Récitatif.

V’la la campagne qui se réveille
 Et le soleil qui sort de son lit
 On entend bourdonner l’abeille
 Le coq chante et le bœuf mugit.
 (Petite symphonie à l’orchestre.)
 La nature semble renaître
 Et je viens au lever du jour
 Chanter quéqu’chos’ sous la fenêtre
 Du gueux pour qui j’meurs d’amour.

Couplets.

1
 Cette folle toquade
 Qui fait que j’sérénade
 A m’en rendre malade

Ell’n’date pas d’aujourd’hui
 Ya six mois que j m’entête
 Six mois que je lui repête,
 Que je lui crie à tue-tête :
 Que je meurs d’amour pour lui
 holà ! holà !
 Faut pas dormir tant que ça.

2me
 Hélas ! rien ne le
 Il est là sur sa
 Ronflant comme un
 je ne sais quoi !
 Assez dormir, jeune homme
 Ne comprends-tu pas comme
 Impertinant pour moi
 holà ! holà !
 Faudrait m’aimer plus que ça
 (parlé) il ne veut pas répondre, attends ! attends ! ...
 (elle frappe violemment à la porte – la fenêtre
 s’ouvre, Saphir
 paraît furieux et pas encore habillé.)

Scène 2me

Saphir, Boulotte.

Saphir.
 C’est encore vous ? ...

Boulotte.
Oui.

Saphir.
Et vous ne voulez pas me rester tranquille.

Boulotte.
Non !

Saphir.
Attendez, alors, je vais descendre.

Boulotte.
Je ne demande pas autre chose. (la fenêtre se referme) Vous allez le voir, et quand vous l'aurez vu, vous me direz s'il est possible de ne pas être amoureuse de ce garçon là.

(entre Saphir finissant de boutonner son juste au corps de satin, costume de berger élégant.)

Saphir.
Eh bien ! qu'est-ce que vous me voulez encore ?

Boulotte.
Vous dire que je vous aime.

Saphir.
Vous me l'avez déjà dit, pas plus tard qu'hier à quatre heures et demie ... je vous ai répondu que vous perdiez votre temps.

Boulotte.
Vous dire que je vous aime, je le sais; mais ça ne m'empêche pas de t'aimer, je t'aime pour un tas de raisons. D'abord, il y a un mystère dans ta vie. Un beau jour tu as acheté cette cabane. D'où viens-tu ? qui est-tu ?

Personne ne le sait, les autres je les connais, toi, je ne te connais pas, je voudrais te connaître. Et puis tu n'es pas un berger comme les autres ... qu'est-ce qui t'a bâti un juste au corps de satin comme ça ? Ce n'est pas le tailleur du village. Tes cheveux sentent bon et tu as les mains blanches. C'est pour tout ça que je t'aime.

Saphir.
Il n'y a rien de blessant dans ce que vous me dites; mais je ne vous aime pas !

Boulotte.
Pourquoi ça ?

Saphir.
Je n'ai pas à m'expliquer.

Boulotte.
Ah ! je le sais, moi ... C'est parce que tu aimes cette mijaurée qui demeure-là ...

Saphir.

Fleurette ?

Boulotte.
Oui Fleurette ... la bergère bien attifée, mais sois tranquille, la première fois que je la rencontrerai, je lui administrerai une de ces danses ...

Saphir.
Vous ne ferez pas ça ...

Boulotte.
Tu verras bien si je ne le fais pas mais ne nous occupons pas d'elle; occupons-nous de nous.

Saphir.
Que voulez-vous dire ?

Boulotte.
Embrasse-moi.

Saphir.
Oh !

Boulotte.
Embrasse-moi tout de suite.

Saphir.
Puisque je vous dis ...

Boulotte (menaçante).
Tu ne veux pas m'embrasser ... (retroussant ses manches) Tu ne veux pas ? alors, tu ne veux pas ? (frayeur de Saphir – Boulotte marche vers lui avec une résolution froide).

Saphir.
Ah ! mais ... si vous approchez, je me défends ...

Boulotte.
Ça m'est égal ... (elle saute sur lui, il se sauve. Boulotte le poursuit Saphir en fuyant. Boulotte en poursuivant rencontre Popolani qui entre en la bousculant. Ils sortent).

Scène 3me

Popolani, l'alchimiste, puis le comte Oscar.

Popolani.
Qu'est-ce que c'est que ces animaux là ... ils ne peuvent pas faire attention ? (Pendant ces quelques mots de Popolani, le comte Oscar est entré par le côté opposé. Il s'arrête au milieu de la scène.)

Popolani (le reconnaissant).
Qu'est-ce que c'est que ces animaux-là ... ils ne peuvent pas faire attention ? Son Excellence ! ... (il tombe à genoux).

Oscar.
Relève-toi, je te le permets ...

Popolani.

Le comte Oscar ici ! ... Ici le grand Courtisan de sa majesté le roi du grand Palatin Bobèche ! ...

Oscar.

Oui, mais silence !

Popolani.

Je me tais !

Oscar.

Ça fait plaisir de se trouver ... deux vieux camarades ...

Popolani.

Dont l'un est arrivé plus haut que l'autre.

Oscar.

Ça, c'est vrai. Tu es resté l'alchimiste de Barbe-bleue, moi je suis grand Courtisan du roi grand Palatin.

Popolani.

Comment avez-vous obtenu cette haute position ?

Oscar.

Par les femmes.

Popolani.

C'est un moyen.

Oscar.

Et toi, es-tu content ?

Popolani.

Je n'ai pas à me plaindre; mais mon nom ne laissera pas de trace dans l'histoire, tandis que vous ...

Oscar.

Ne m'envie pas ... si tu savais !

Popolani.

On dit toujours ça.

Oscar.

Parlons d'autre chose. Il faut avouer que ton maître est un drôle de corps.

Popolani (se troublant).

Comment ...

Oscar.

Qu'est-ce qu'il peut faire de toutes ses femmes ? cinq en trois ans, car il est veuf ?

Popolani.

Depuis jeudi.

Oscar.

C'est bien drôle.

Popolani.

Dites que c'est triste.

Oscar.

Oui, triste ... et ça peut inspirer des soupçons.

Popolani.

Mais vous vous trompez je vous assure.

Oscar.

Je sais qu'il ne faut pas examiner de trop près la conduite des grands hauts barons, s'il s'agissait d'un simple charbonnier il y a longtemps que la main de la justice ... enfin, parlons d'autre chose ... qu'est-ce que tu viens faire ici ?

Popolani.

Chercher une rosière.

Oscar.

Tu as dit ?

Popolani.

J'ai dit chercher une rosière, une phantasie de mon maître; il a envie de couronner une.

Oscar.

Plût au Ciel qu'il n'eût jamais songé à employer son temps d'une autre manière ... et cette rosière, c'est ici que tu la trouveras ?

Popolani.

Je ne suis pas sûr de la trouver.

Oscar.

Bah ! on est toujours sûr ... moi, quand par hasard mon maître, le roi Bobèche a envie de grand Palatin désire couronner une rosière j'ai un moyen pour en trouver une.

Popolani.

Quel moyen ?

Oscar.

Je rassemble un certain nombre de jeunes filles, et je les fais trier au sort.

Popolani.

C'est une idée.

Oscar.

Excellente, car elle répond à tout, s'il n'y a pas de rosière on en trouve une tout de même; s'il y en a plusieurs, on en choisit une sans faire de jalouses.

Popolani.

C'est vrai; j'appliquerai votre idée.

Oscar.

Tu feras bien, parlons d'autre chose.

Popolani.

De quoi parlerons-nous ?

Oscar.
Parlons de ce que je viens faire ici. Moi, j’y viens chercher une jeune princesse !

Popolani.
Quelle princesse ?

Oscar.
La fille du roi grand Palatin, mon maître.

Popolani.
Je ne comprends pas.

Oscar.
Tu vas comprendre ... quand je te dis que tu vas comprendre. Enfin, je vais t’expliquer ... tu comprendras, si tu peux.

Popolani.
Trop bon.

Oscar.
Il y a dix huit ans, le roi grand Palatin eut une fille, trois ans après, il eut un fils, à peine eut-il eu ce fils que l’idée de laisser la couronne à une femme lui devint insupportable. « Je veux que mon fils règne, disait-il, et non ma fille » je lui proposais d’établir que la loi souligne. « Non, me dit-il, ne touchons pas aux lois de l’état ! mieux vaut nous débarrasser de ma fille dans une corbeille; on confia la corbeille au fil du fleuve.

Popolani.
Et puis, va te promener.

Oscar.
Tu me comprends, très bien. Malheureusement, le jeune prince mal à peine l’eût-on fait sorti des mains des femmes pour faire de lui un homme, qu’il se hâta de s’y refourrer immédiatement, ce qui ne tarda pas à faire de lui un idiot ... impossible de songer à lui confier les destinées de 120 millions d’hommes ... autrefois, je ne dis pas, mais aujourd’hui, que faire le Roi ! En ce moment Clémentine ...

Popolani.
Clémentine, seigneur !

Oscar.
Tu aurais dû dire : la Reine ... la reine donc, la Reine grande Palatine ... la grande Palatine, la grande Palatine Clémentine se rappella qu’elle avait eu une fille. C’est vrai, dit le roi, je n’y pensais plus, et, se tournant vers moi : « Comte Oscar, je vous donne 24 heures pour retrouver la princesse ». Là-dessus, je suis parti.

Popolani.
Mais si vous ne la trouvez pas ?

Oscar.
Je prendrai la première paysanne venue et je la déposerai sur les marches du trône. Mais encore une fois, j’espère trouver la vraie. J’ai réuni le conseil supérieur des , et je lui ai posé cette question : un berceau confié à une rivière va-t-il droit à la mer ? Oui, répondit-on, à moins que sur ce fleuve, il n’existe un barrage. En existe-t-il un sur notre fleuve à nous ? Oui, en face du château du sire de Barbe-bleue. Voilà pourquoi je suis ici. C’est ici que la corbeille a dû s’arrêter ; c’est ici que la princesse a dû être recueillie.

Popolani.
Très bien raisonné !

Oscar.
C’est en raisonnant comme ça je suis arrivé à gouverner les hommes. En raisonnant comme ça et en profitant de toutes les circonstances heureuses qui se présentaient ; or, il s’en présente une des plus heureuses qui se présenteraient ; or, il s’en présente une des plus heureuses : cette réunion de jeunes filles pour choisir la Rosière.

Popolani.
C’est vrai !

Oscar.
Occupez-vous-en le plus vite possible.

Popolani.
C’est vrai !

Oscar.
Occupez-vous-en le plus vite possible.

Popolani.
Il faut que je rédige une petite réclamation et pour la rédiger, que j’entre dans la cabane du premier paysan ou de la première paysanne venue.

Oscar.
Entrons ! (Rentre Saphir et poursuivi par Boulotte. Il arrive à la cabane et s’enferme, Boulotte arrive à son tour et trouve la porte fermée.)

Boulotte.
Manqué ! ...

Scène 4me

Les mêmes, Boulotte.

Popolani.
Tiens ! C’est Boulotte !

Boulotte.
Tiens ! C’est m’sieur l’alchimiste !

Popolani.
Qu’est-ce que tu faisais là ?

Boulotte.
Un peu d'exercice ... avant d'déjeuner.

Oscar.
Quelle fille ! très belle fille !

Popolani.
Je crois bien. (Ils lui prennent la taille)

Boulotte.
Hé ! là ! hé ! là !

Popolani.
Faites-en la princesse Royale.

Oscar.
Eh ! Il ne faudrait pas m'en défier. Fais-en la
Rosière.

Popolani (avec un sourire de fatuité).
Eh ! non ! ... par exemple ! ... on jase trop sur son
compte.

Oscar.
Allons donc !

Popolani.
comme je vous le dis.

Oscar.
Ça ne m'étonne pas. Mes compliments, belle fille.

Popolani.
Superbe fille ! (ils lui prennent la taille)

Boulotte.
Hé ! là ! vous me faites rire ...

Oscar.
Dites donc, vous disiez la cabane de la première
paysanne venue ... eh bien ! la première venue ...

Popolani.
Vraiment ... Excellence, vous avez envie.

Boulotte.
Excellence ... (elle fait des mimes)

Oscar.
Ça ne serait pas désagréable ... cette superbe fille
aurait bien à nous offrir quelque chose pour
déjeuner ?

Boulotte.
Pour déjeuner ? Mais je vous offrirai tout ce que
vous voudrez, mon bon seigneur.

Popolani.
Je la reconnais bien là.

Terzetto.

Boulotte.
Avec grand plaisir
Je puis vous offrir
Des fruits, du laitage
Un morceau d'fromage
Et du bœuf aux choux
Avec du vin doux !

Popolani.
N'y pourriez-vous ajouter par hasards
Mignonne, une omelette au lard.

Boulotte.
Une omelette, je l'veulons bien
Chez moi, vous n'manqu'rez de rien !

Oscar.
Cette paysanne dodue
Cette débauche inattendue
Ne me promettent ni les amours ni les mets
Que l'on me sert dans mon palais
Mais ...

Ensemble.

Boulotte.
Avec grand plaisir
Je puis vous offrir
etc. etc.

Oscar.
Avec grand plaisir
Je me laisse offrir
etc. etc.

Popolani.
Avec grand plaisir
Laissons-nous offrir
etc. etc.

Scène 5me

A peine sont-ils sortis que la porte de Saphir
s'entrouvre, quand il a bien vu que Boulotte n'est
plus là, Saphir se décide à sortir tout à fait de chez
lui; il tient une petite flûte, il va près de la porte de
Fleurette, (pose à la Wateau)

prélude sa petite flûte rend les sons d'un
trombonne. Le berger s'arrête stupéfait puis il prend
son parti en disant : Elle ne m'entendra que mieux et
continue. Entre Fleurette attirée par la mélodie,
poses sérieuses sorte de pas de deux. Le berger
s'éloignant, la bergère le poursuivant gentiment.
Variations de trombonne répétées par la voix de la
bergère ; puis le berger s'arrête, secoue sa flûte et
tous deux s'avancent sur le devant de la scène.

Fleurette.
Tous les deux
Amoureux
Nous tenant un doux langage

Nous allons
 Nous venons
 Nous parcourons ce bocage !
 En avril
 Me dit-il
 Tout aime dans la nature !
 Le printemps
 Donne aux champs
 Leur verdoyante parure !
 Aimons-nous
 C'est si doux
 Aimons-nous bien, je t'en prie !
 Ici bas
 Il n'est pas
 D'autre bonheur dans la vie.

Un bosquet
 Trop discret
 L'enhardit
 Il saisit
 Une main
 C'est en vain
 Que je dis
 Non finis !
 Tous les deux
 Amoureux
 Nous tenant un doux langage
 etc.

Pauvre chéri
 Il a l'air
 Tout penaud
 Tout nigaud
 Mais souvent
 Le brigand
 Il sourit
 Et me dit
 Sans motifs
 Des mots vifs
 Dans le fond
 Qui me font
 M'arrêter
 Palpiter
 Et rougir
 De plaisir !
 Quant à moi
 Sans effroi
 Je l'entends
 Et puis tous bas je reprends
 Oui, c'est bien doux le printemps
 Le printemps !
 Il rougit
 Il pâlit
 Et je sens
 De nos cœurs les battements
 C'est la faute du printemps
 Du printemps !

Dans un transport suprême
 Il s'écrie : Ah ! je t'aime
 Il m'aime !
 Il m'aime !

Tous les deux
 Amoureux
 etc.

Fleurette.
 Qu'il est heureux !

Saphir.
 Qu'elle est heureuse !

Fleurette.
 Mon amoureux

Saphir.
 Mon amoureux

Fleurette.
 Tous les matins

Saphir.
 Dans ces jardins

Fleurette.
 Nous nous trouvons

Saphir.
 Et répétons

Fleurette et Saphir.
 Je t'aime ! nous nous aimons !

Fleurette.
 Tout ça, c'est très joli, nous errons dans les jardins,
 nous chantons ; mais il ne serait pas mal de causer
 un peu.

Saphir;
 Causons.

Fleurette.
 Tu m'avoueras qu'il y a nombre de bergers qui
 m'ont couru après.

Saphir.
 Je ne peux pas le nier, et vous êtes assez jolie pour
 ...

Fleurette.
 Fille d'un vieux soldat qui m'a laissé pour tout
 héritage son honneur et son commerce de fleurs, j'ai
 soigneusement cultivé l'un et l'autre.

Saphir.
 J'en conviens.

Fleurette.
 Quelques uns, les malins, ont essayé de me séduire
 par des présents. Tu sais comme je les ai reçus je me
 suis dit : l'homme que je choisirai sera naïf et
 abordera tout de suite la grande question.

Saphir (embarrassé).
Aïe ! ...

Fleurette.
Je t'ai choisi, toi, voilà, tu es naïf, et cependant tu ne te dépêches pas d'aborder la grande question.

Saphir.
Je ne comprends pas bien.

Fleurette.
Ce n'est pourtant pas difficile à comprendre, tu ne me parles pas mariage.

Saphir.
Mariage ?

Fleurette.
Qu'as-tu donc supposé ?

Saphir.
Certainement, moi, je ne demanderai pas mieux ; mais si ma famille ...

Fleurette.
Ta famille ... la famille d'un berger ...

Saphir.
Ah !

Fleurette.
Que veux-tu dire ? explique-toi ...

Saphir.
Plus tard ... voici tout le village, et à la tête cette Boulotte.

Fleurette.
Rentrons alors, mais nous reprendrons cette conversation.

Saphir.
Sans doute !

(Fleurette rentre chez elle, arrive Boulotte ; elle s'élançe sur Saphir, celui-ci fait un détour, évite Boulotte, se précipite chez lui et s'enferme).

Boulotte.
Manqué encore !

Scène 6me

Boulotte, Popolani, le comte Oscar, paysans et paysannes.

Chœur.
Sur la place, il faut nous rendre
C'est l'ordre de l'intendant
Il vient pour nous faire entendre
Quelque chose d'intéressant.

Popolani (entrant avec le comte Oscar).
Vous toutes et vous tous qui vous trouvez ici
Je vous salue et je vous dis ceci :

Chœur.
Ah ! parlez sans plus attendre
Parlez, monsieur l'intendant,
Je brûlons de vous entendre
Ça doit être intéressant

Popolani.
J'apporte les volontés
Du Sire de Barbe-bleue
Célèbre à plus d'une lieue
Par sa soif des voluptés
Il veut – il a dit : je veux
Qu'on couronne une rosière
La trouver, c'est une affaire,
Etre et paraître sont deux !
L'usage du temps jadis,
Le plus ordinaire usage
Est de des fil choisir la plus sage
Des fillettes, mais je dis :
Qu'outre qu'elle a fait son temps
Et qu'elle n'est plus de mode
Cette naïve méthode
A divers inconvenients !
Nous en suivrons aujourd'hui
Une cent fois plus jolie,
Nous mettrons en loterie
La rose et ce qui s'en suit !
Donc, donnez à mon greffier,
Afin qu'il le puisse inscrire
Vos noms qu'il va vite écrire
Sur un carré de papier
Tout le monde tirera
Au sort de cette manière
Et nous prendrons pour Rosière
La belle qui gagnera !
Telles sont les volontés
Du Sire de Barbe-bleue
Célèbre à plus d'une lieue
Par sa soif des voluptés !

Chœur.
Telles sont les volontés
etc.

Popolani.
Allons ! poulettes et tendrons
Le greffier va prendre vos noms
Et vos prénoms

Chœur des femmes.
Ah ! prends mon nom
Et mon prénom
Joli greffier
Gentil greffier
Trempe ta plum' dans ton encrier !

Boulotte (rêveuse pendant que les femmes entourent le greffier).

Faut-y aller, faut-y pas y aller
V'là c'que je m'demande en mon particulier
Ah ! bah ! qui ne risque rien n'a rien
Eh ! l'homme au noms, prenez le mien.

(Sensation)

Eh ! quoi, Boulotte, y penses-tu ?
Il s'agit d'un prix de vertu.

Chœur général.
Eh ! quoi ! Boulotte, y penses-tu ?
Il s'agit d'un prix de vertu.

(Pendant le chœur les femmes entourent Boulotte et
l'empêchent d'approcher le greffier.
Boulotte furieuse les
repousse et se dégage).

Boulotte.

1e Couplets

V'là 'encor de drôles de jeunesses
Qui se coalisent pour m'empêcher
D'approcher
Rentrez vos griffes, mes princesses
Car si l'on me pousse à bout, oui-da
On verra
Vous avez vos droits, j'oue les nôtres
C't'honneur que vous d'sirez si fort
Pourquoi qu'j'laurais pas comme les autres
Puisque ça doit s'tirer au sort

2e Couplets

C'est vrai, qu'en face d'un galant'rie
Je n'prends pas des airs courroucés
Et pincés
Chez moi, pas ombr'de bégueulerie
Rien que de la bonne et grosse vertu
C'est commun
Ainsi mes titres val'nt bien les vôtres
C't'honneur que vous d'sirez si fort
Pourquoi que j'laurais pas comme les autres
Puisque ça doit s'tirer au sort !

Popolani.
Ventre de biche – l'argument
N'est pas dépourvu d'agrément,
Vite, greffier, prenez son nom
Et son prénom.

Popolani.
(parlé) Vous avez écrit tous les noms ?

Le greffier.
Oui, monsieur.

Popolani.
Il nous faudrait une corbeille.

Une femme.

En voici une (elle va prendre une corbeille sur le
rebord de la fenêtre de Fleurette).

Popolani.
Qui la tiendra ?

Oscar.
Moi, si vous le voulez.

Popolani.
Vous daignerez, seigneur ... (bas au comte) Eh
bien ! vous ne reconnaissez pas ? ...

Oscar.
Pas jusqu'à présent mais je brûle ... il y a quelque
chose qui me dit que je brûle.

Popolani (au Comte).
Allons, tant miex ! (haut) Le tirage annoncé va avoir
lieu, mes demoiselles. Le premier nom sortant
gagnera la rose, le premier nom, vous entendez ...
les ordres de mon maître sont, qu'immédiatement
après le tirage, la Rosière soit conduite chez elle, en
grande pompe, et revêtue d'habits somptueux.
Ensuite, elles sera amenée en présence de haut et
puissant seigneur de Barbe-bleue, qui la couronnera
de ses propres mains ... attention ! mes demoiselles,
ça va commencer. Pour décerner le prix de
l'innocence, il nous faudrait une main innocente.

Toutes.
Voilà ! voilà ! voilà !

Popolani.
Je veux dire la main d'un enfant. En voici un
justement, approche, mon enfant, approche ! N'aie
pas peur.

L'enfant.
J'ose pas, moi.

Une femme.
Va, mon enfant, va. (avec émotion) Tâche de faire
gagner ta mère.

Popolani.
N'aie pas peur, mon petit ami ... et prends un de ces
petits papiers dans cette corbeille.

L'enfant.
Voilà, m'sieur, voilà !

Popolani (prenant le papier,).
Boulotte !

Chœur.
Saperlotte
C'est boulotte

Popolani.
Le sort il paraît a sur l'innocence
Un système à lui

Quelque peu hardi
Devant les arrêts de la providence que dicte la
chance
Sans trop s'étonner
Il faut s'incliner.

Chœur.
Le sort il paraît a sur l'innocence
etc.

(Pendant ce chœur, le Comte Oscar a examiné la
corbeille qu'il tient à la main, donnant les marques
d'une violente émotion.)

Oscar.
Ô prodige ! ô merveille !
Je reconnais cette corbeille
A qui, à qui
Cette corbeille.

Le Chœur.
Cette corbeille ?

Oscar.
Oui, oui, oui, oui.

Le chœur.
C'est la corbeille de Fleurette
Dont voici la maison coquette !

Oscar.
Cela suffit ! éloignez-vous
Laissez-moi tous, oui, tous, tous, tous !

(Pendant ce dialogue entre le chœur et le Comte
Oscar Popolani a cueilli des roses blanches et s'est
plu à en parer
Boulotte.)

Reprise du chœur.
(et sortie sur une marche cadencée)
Le sort il paraît a sur l'innocence
Un système à lui

Quelque peu hardi !
Devant les arrêts de la providence que dicte la
chance
Sans trop s'étonner
Il faut s'incliner

(Tout le monde sort excepté Oscar.)

Scène 7^{me}

Le comte Oscar, Fleurette.

Oscar (à la porte de Fleurette).
Toc, toc !

Fleurette.
Que me voulez-vous ? (elle sort de sa cabane)

Oscar
Deux mots, la belle enfant.

Fleurette.
Sont-ce des fleurs que vous voulez ?

Oscar.
Pour le prix que je viens t'offrir jamais tu ne
pourrais trouver assez de fleurs dans ton magasin.

Fleurette.
Si vous avez à dire des choses qui soient contre
l'honneur, vous feriez mieux de passer votre chemin.

Oscar.
Vous ne me comprenez pas.

Fleurette.
Expliquez-vous alors.

Oscar.
Vous êtes la fille ?

Fleurette.
Du bon Lyciscus, un digne vieillard.

Oscar.
N'avez-vous jamais entendu dire que ce digne
vieillard n'était pas votre père ?

Fleurette.
Si fait, quelquefois !

Oscar.
Et ça ne vous a pas fait venir des doutes ?

Fleurette.
Je n'ai vu là-dedans qu'une de ces plaisanteries
qu'affectionnent les gens qui aiment à rire.

Oscar.
Vous auriez dû y voir autre chose. Souvenez-vous
... souvenez-vous ...

Fleurette.
Que voulez-vous dire ? vous me troublez.

Oscar.
Remontez par la pensée jusqu'aux premières années
de votre enfance ... un palais ... un grand palais ...
des gardes ... avec de l'or sur leurs cuiraces ... des
femmes aux parures étincelantes ... de jeunes
seigneurs et au milieu, un mari qui se dispute avec sa
femme. Luxe et splendeur, misère et vanité,
souvenez-vous.

Fleurette.
Oui, oui, je me souviens.

Oscar.
Et plus tard, sans transition aucune, une grande
sensation de fraîcheur, de l'eau, de l'eau partout, le

fleuve tout autour, à droite et à gauche les rives du fleuve, au-dessus du fleuve le ciel, en dessous du ciel, sur le fleuve, une corbeille qui va, qui vient, qui flotte. Dans cette corbeille un enfant. Souvenez-vous, souvenez-vous.

Fleurette.
Oui, oui, je me souviens.

Oscar.
Pas un mot de plus, vous êtes la princesse Hermia, vous êtes la fille du roi mon maître grand Palatin.

Fleurette.
La fille ?

Oscar.
Du roi grand Bobèche.

Fleurette.
La fille du roi grand Bobèche ... mais si peu que je me suis occupé de politique, je sais qu'il a un fils, le roi Palatin Bobèche.

Oscar.
Le jeune prince votre frère ?

Fleurette.
Moins âgé que moi.

Oscar.
Moins âgé que votre Altesse.

Fleurette.
Alors, c'est mon altesse qui doit hériter ?

Oscar.
Comme vous le dites.

Fleurette.
Et vous allez me conduire ?

Oscar.
A la cour de votre père.

Fleurette.
Quand partons-nous ?

Oscar.
Tout de suite. Je n'ai qu'à appeler mes hommes. Ils sont à vingt pas d'ici avec un palanquin, mais en partant, ne désirez-vous rien emporter avec vous ?

Fleurette.
Si fait ! vous faites bien de m'y faire penser. Je veux emporter quelque chose avec moi (elle va à la cabane de

Saphir) Saphir, Saphir, venez, Saphir, ne craignez rien, c'est moi qui vous appelle (Entre Saphir).

Scène 8me

Les mêmes, Saphir.

Saphir.
Me voici, chère Fleurette...

Oscar.
Qu'est-ce que c'est que ça ?

Fleurette.
Ça ? mais c'est ce que je veux emporter.

Oscar.
Un berger !

Fleurette.
Un berger !

Oscar.
Y songez-vous, princesse ?

Saphir.
Princesse !

Fleurette.
Oui, Princesse ! Tout à l'heure j'étais bergère, maintenant je suis la fille du roi grand Palatin Bobèche.

Saphir.
Bobèche.

Fleurette.
Cela te fait peur, n'est-ce pas ? Tu te dis que nous allons être séparés, et que deviendront alors les serments que nous avons échangés ? n'aie pas peur, je t'emmène avec moi à la cour.

Oscar.
Par exemple !

Fleurette (avec autorité).
Je l'emmène ... appelez vos hommes et partons.

Oscar.
Encore une fois, princesse ...

Fleurette.
Appelez vos hommes.

Oscar (après avoir fait un signe).
Emporter un berger ! si c'était un mouton, passe encore ... un petit mouton avec des faveurs rouges ...

Fleurette.
Vous m'avez dit que j'étais la fille du roi grand Palatin.

Oscar.
Sans doute ...

Fleurette.

Alors, il me semble que lorsque je parle, vous n'avez qu'à obéir.

(Entrent des porteurs avec un palanquin.)

Oscar.

Princesse !

Chœur des porteurs (pendant que Fleurette s'installe dans le palanquin).

Montez sur ce palanquin,
Que surmonte un baldaquin
coquin ! coquin !

Il va fair'chaud l'long du ch'min !

Hermia (à Saphir).

Viens, et sur ce palanquin
Qui surmonte un baldaquin
Doux coquin ! gai coquin !
L'amour sera du chemin !

(à la fin du chœur, Saphir veut se placer aussi sur le palanquin, le comte Oscar le repousse, les porteurs enlèvent la princesse. En ce moment paraît Barbe-bleue sur le praticable au fond. Les rideaux du palanquin sont ouverts, Barbe-bleue aperçoit Hermia et paraît saisi d'une violente admiration.)

Reprise du chœur.

Montez sur ce palanquin
etc.

(Les porteurs se mettent en marche, ils sont armés de clochettes, dont le tintement, à mesure qu'il s'éloigne va en diminuant.)

Scène 9^{me}

Barbe-bleue, hommes d'armes.

(Quand le cortège a disparu, Barbe-bleue descend suivi de ses hommes d'armes, sa visière est baissée et ne laisse voir que sa barbe d'un bleu vif. Il fait ranger des hommes d'armes, puis soulevant sa visière, il s'écrie.)

Barbe-bleue.

Encore une, soldats, belle parmi les belles !
Pourquoi donc le destin les met-il sur ses pas
Ces femmes qu'aussitôt des morts accidentelles
Arrachent de mes bras !

Les soldats.

Oui, seigneur, il est vrai, belle parmi les belles !
Ah ! pourquoi le destin les met-il sur vos pas,
Ces femmes qu'aussitôt des morts accidentelles
Arrachent de vos bras !

Couplets.

Barbe-bleue.

1

Ma première femme est morte
Et que le diable m'emporte
Si j'ai jamais su comment
La deuxième et la troisième
Ainsi que la quatrième
Je les pleure également
La cinquième m'était chère
Mais la semaine dernière
A mon grand étonnement
Sans aucun motif plausible
Les trois parques, c'est horrible !
L'ont cueillie en un moment
Je suis Barbe-bleue, ô gué !
Jamais veuf ne fût plus gai !

Les soldats.

Il est Barbe-bleue, ô gué !
Jamais veuf ne fût plus gai !

Barbe-bleue.

2

Maintenant que j'ai dit comme
L'on m'appelle et l'on me nomme
Chacun comprend à l'instant
Que mon unique pensée
Est de la voir remplacée
Celle que j'adorais tant
Entre nous, c'est chose faite
La sixième est toute prête
Mais je sais ce qui l'attend
Je le sais et je crois même
Que déjà de la septième
Je m'occupe vaguement
Je suis Barbe-bleue, ô gué !
etc. etc.

Le chœur.

Il est Barbe-bleue
etx. etc.

(entre Popolani)

Scène 10^{me}

Les mêmes, Popolani.

Barbe-bleue.

Te voilà, mon fidèle alchimiste te ...

Popolani.

Monseigneur ...

Barbe-bleue.

Sais-tu qu'elle était cette jeune fille que je viens de voir partir en palanquin ... et que le comte Oscar accompagnait lui-même, si je ne me suis trompé ?

Popolani.

Cette jeune fille, qu'elle qu'elle fût, était la propre fille du roi grand Palatin Bobèche.

Barbe-bleue.

Comme ça se trouve ! je la reverrai à la cour, le jour où je présenterai ma nouvelle épouse.

Popolani.

Votre nouvelle épouse, monseigneur ?

Barbe-bleue.

Penses-tu qu'à mon âge je veuille vivre sans une petite femme ?

Popolani.

Horrible ! horrible ! très horrible !

Barbe-bleue.

Tu frémis ! Cette idée de noces nouvelles qui me fait sourire, moi, te fait frissonner, toi.

Popolani.

Et ça se comprend, car c'est moi qui ...

Barbe-bleue.

N'achève pas ! après que mon amour les a tenues éveillées pendant quelques tems, c'est toi qui te charge de procurer à mes épouses un sommeil qui ne finit jamais, ô terrible alchimiste !

Popolani.

Est-ce que vous ne rougissez pas ?

Barbe-bleue.

Non, je ne rougis pas et je t'avouerai même que je trouve qu'il y a dans mon caractère quelque chose de poétique. Je n'aime pas une femme, j'aime toutes les femmes. C'est gentil ça ; en m'attachant exclusivement à une d'elles je croirai faire injure aux autres. Ajoute à cela des scrupules qui ne me permettent pas de croire qu'il soit permis une femme autrement qu'en légitime mariage. Tout te paraîtra clair dans ma conduite. Tu m'auras tout entier.

Popolani.

Enfin ... Et me permettez-vous de vous demander qui est cette nouvelle épouse ?

Barbe-bleue.

Qui peut savoir ... je ne sais pas moi-même. Tu as exécuté mes ordres ?

Popolani.

Oui, monseigneur, vous allez couronner votre rosière.

Barbe-bleue.

Et comment est-elle ?

Popolani.

Mais c'est une femme ...

Barbe-bleue.

J'entends ; mais quel genre de femme ?

Popolani.

Du genre des belles femmes.

Barbe-bleue.

Ressemble-t-elle aux femmes que j'ai rencontré jusqu'ici ?

Popolani.

Oh ! quant à cela, pas du tout ! Si vous vous attendez à revoir une nouvelle Isaure de Valbon ...

Barbe-bleue.

Cette chère Isaure, je l'ai bien aimée. Ainsi, la rosière ne lui ressemble pas ?

Popolani.

Pas le moins du monde.

Barbe-bleue.

Mais parle donc ! Il faut t'arracher les paroles. Comment est-elle enfin, cette Rosière ; trace-moi son portrait.

Popolani.

C'est inutile, car la voici, on vous l'amène !

(Entrent Rosière avec son cortège.) etc. etc.

Scène 12me

Finale.

Chœur.

Honneur ! honneur !

A monseigneur

Qui lui-même a voulu

Couronner la vertu

Montrant ainsi que l'innocence

Trouve toujours sa récompense

Honneur ! honneur !

A monseigneur.

Barbe-bleue.

L'innocence, en effet, je pense,

Va recevoir sa récompense !

(Entre Boulotte, en blanc, conduite par des jeunes filles – également en blanc.)

Une jeune fille (présentant Boulotte à Barbe-bleue).

1 Couplets.

La voici, la jeune personne

Sur son front posez la couronne.

Voyez qu'elle moisson d'appas

Et puis, dam ! c'est une rosière

Monseigneur, comme on en voit guère

Monseigneur, comme on en voit pas

Chœur général.

Et puis, dam ! c'est une rosière

etc. etc.

2^{me} Couplets.

On dirait vraiment que le rôle
Qu'elle remplit, lui paraît drôle
Et l'on comprend son embarras
C'est que dam ! c'est une Rosière
etc.

Chœur.

C'est que, dam ! etc.

(Boulotte très émue, salue Barbe-bleue qui, au milieu du silence général et aux accents d'une petite symphonie instrumentale, s'approche de Boulotte et l'examine attentivement, après cet examen, Barbe-bleue s'avance sur le devant de la scène et dit :)

Couplets.

1

C'est un Rubens
Ce qu'on appelle une gaillarde,
Une robuste campagnarde
Bien établie en tous les sens !
Elle n'a point ses
Qui m'ont fatigué des marquises
C'est une Rubens

Le chœur.

C'est un Rubens

Barbe-bleue.

2

C'est un rubens
Une grosse et forte luronne
Qui, lorsqu'un amant la chiffonne
Se défend à grands coups de poings
Elle est robuste, elle est naïve,
Sa grâce est quelque peu massive
C'est un Rubens

Le chœur.

C'est un Rubens

(Un apporte une couronne à Barbe-bleue. On met devant lui un petit coussin, de ceux qu'on appelle macaron)

Popolani (à Boulotte).

Et maintenant, approchez-vous
Et sur ce macaron, vous mettez à genoux

(Boulotte s'agenouille)

Le chœur.

Pour la rosière, ah ! quel honneur !
Vive Boulotte et vive Monseigneur !

Popolani.

Silence ! silence !
De monseigneur, admirons l'éloquence !

Barbe-bleue (posant la couronne sur le front de Boulotte).

1^e Couplets.

En recevant ce témoignage
Que nous devons à tes vertus,
Tu nous promets de rester sage
Ainsi que toujours tu le fus

Boulotte.

Vous promettez ça je l'veux bien
Attendu qu'ça n'm'engage à rien !

2^e Couplets.

Si quelque jour, bientôt peut-être
D'un mari, je te fais présent
Ce jour-là, tu nous promets d'être
Digne de lui comme à présent

Boulotte.

Vous promettez ça etc. etc;

(Elle se relève.)

Barbe-bleue.

Ecoutez, et vasseaux,
Je vais faire une chose immense,
Grands principes je vous devance
J'inaugure les tems nouveaux !
Moi, noble et grand seigneur de race haute et fière
Sire de Barbe-bleue et de maints autres endroits
lieux
J'entends que le palais s'unisse à la chaumière,
Prince, j'épouse une bergère
A la barbe de mes aïeux

Le chœur (intrigué).

Une bergère

Barbe-bleue (montrant Boulotte).

Cette bergère ! ...

Popolani (crévant de rire).

Qu'elle bergère !

Le chœur.

Prince, il épouse une bergère
Qu'elle bergère !

Boulotte.

C'est-y ben vrai, mon bonseigneur ?

Barbe-bleue (simple et grand).

Ma parole d'honneur !

Chœur.

Qu'elle étrange marotte
Pousse donc monseigneur ?
Il épouse Boulotte
Oh ! là ! là ! quel malheur !

(elle se promène, on la salue, Barbe-bleue la contemple avec amour.)

Popolani (bas à Boulotte).
Femme de Barbe-bleue, et vous n'avez pas peur ?

Boulotte.
Qui, moi, peur ?
Jamais, qu'ell qu'en fût la couleur ou grand seigneur
Jamais barbe homme ne m'a fait peur

Barbe-bleue.
Ça maintenant que l'on s'apprête !
A retourner dans mon manoir !
Je veux terminer cette fête
Aujourd'hui même, dès ce soir !
Les cavaliers, dans ce voyage,
Iront à cheval, comme il sied,

Les gens de pied, selon l'usage,
Les gens de pied, iront à pied !

Chœur.
Les gens de pied, selon l'usage,
Les gens de pied, iront à pied !

Barbe-bleue.
Allons, marchons,
Allons, partons,
Gai, gai, marions-nous !
Le mariage est doux !
Allons, marchons,
Allons, partons !
Chaud, chaud, partons gaiement !
Je suis impatient !

Chœur.
Allons, marchons
etc.
Il est impatient !

Barbe-bleue (à Boulotte).
Les cheveux sont là-bas, notre grand sénéchal vous aidera, mon ange, à monter à cheval ! vous tiendrez-vous, au moins ?

Boulotte.
Pour ça, ne craignez rien.
Si je tombe, on le verra bien !

Reprise du chœur.
Allons, marchons
Allons, partons !
D'abord au pas
Au petit pas ;
Et puis un trot
Au petit trot,
Puis au grand galop
Un grand galo !
Hop, là ! hop ! là !
Tralalalalala

Boulotte (regardant Barbe-bleue).
Je sais que de l'homme qui m'aime,
On ne dit pas grand bien ;
Mais, bah ! essayons-en tout de même
Qui n'risque rien n'a rien !

Reprise du galop.
En route ! en route !
Hop ! là ! hop ! là !

(Défilé général, pendant que Barbe-bleue reprend et que le chœur répète

Je suis barbe-bleu
etc.

Acte 2e

1er tableau.

Le Palais du Roi.

Scène 1ère

Seigneurs, parmi eux Alvarez, puis le Comte Oscar.

Chœur.
Notre maître
Va paraître
Au palais nous accourons
Force grâces
Force places
Voilà ce que nous voulons.

(Entre le Comte Oscar, il est rêveur.)
Serai-je Richelieu ! Serai-je

Chœur.
Le premier ministre
Son air est sinistre.

Le Comte Oscar.
Salut à vous, messieurs.

Chœur.
Nous sommes vos valets !

Le comte Oscar, (avec amertume.)
Mes valets aujourd'hui ! mes ennemis demain !
Car ils sont courtisans et tous sauraient, je pense
Si je les en priaït répéter le refrain,
Du courtisan par excellence.
(parlé, aux Seigneurs.) Chantons, messieurs.

1.
C'est un métier difficile
Que celui des courtisans
Et tel qui s'y croit habile
Souvent se fourre dedans
Il faut, s'il veut arriver
Qu'un bon courtisan s'incline

Qu'il s'incline,
 Qu'il s'incline
 Et qu'il courbe son échine
 Autant qu'il la peut courber.

Chœur.
 Il faut, s'il veut arriver
 etc. etc. etc.

Le Comte Oscar.

2.
 Quoique le monarque notre maître dise,
 On doit se pâmer d'abord
 Et si c'est une bêtise
 On ne rit plus, on se tord !
 Il faut, s'il veut arriver

Qu'un bon courtisan s'incline
 Qu'il s'incline,
 Qu'il s'incline,
 Et qu'il courbe son échine
 Autant qu'il la peut courber.

Chœur.
 Il faut, s'il veut arriver
 etc. etc. etc.

Un page, (arrivant du fond.)
 Le Roi ! grand Palatin !

(Tous les seigneurs s'inclinent profondément sur le passage du Roi de Bobèche en reprenant le refrain :
 Il faut, s'il veut arriver, etc.)

Scène 2e

Les mêmes, le Roi.

(Il parcourt les rangs, sa figure exprime une vive satisfaction.)

Le Roi Bobèche (partout).
 Deux pouces plus bas qu'hier ... parfait ! —
 (après un silence, il frappe dans ses mains.) pan, pan
 ... (les seigneurs se relèvent.) Comte Oscar, lisez
 l'emploi de la journée.

Le Comte Oscar, (lisant :)
 A deux heures, réception du prince Saphir qui vient
 pour épouser la princesse Hermia, après avoir été
 reçu dans les jardins par la foule des courtisans qui
 lui chanteront la cantate n° 5, vous la savez ...

Les Seigneurs.
 « Ah ! quel beau jour,
 « Ah ! quel beau jour ...

Le Roi.
 Assez ...

Alvarez, (continuant l'air.)

« Ah ! quel beau jour, etc.

Le Roi.
 J'ai dit assez, monsieur. Continuez, Comte Oscar.

Le Comte Oscar.
 Après avoir été reçu par la foule des courtisans, le
 jeune prince sera amené par moi en présence du
 grand Palatin, de la grande Palatine, Roi, de la Reine
 et de la jeune princesse. —
 Scène intime – épanchement de famille.

Le Roi.
 Vous causez, Seigneur Alvarez.

Alvarez.
 Sire ! ... Altesse ! ...

Le Roi.
 Je vous dis que vous causez ...

Alvarez.
 Cependant ...

Le Roi.
 Encore, monsieur ... ne savez-vous pas que quand
 c'est à moi qu'on parle, on doit garder le silence.
 Continuez, Comte Oscar.

Le Comte Oscar.
 A 3 heures, réception du Sire de Barbe-bleue et de sa
 nouvelle épouse, Cantate n° 9.

Le Roi, (chantant.)
 Voici cet heureux couple,
 Il vient à petits pas ...
 Continuez.

Le Comte Oscar.
 Réception de gala, ici même dans la salle des
 ancêtres – à 8 heures, le dîner – à minuit, le mariage
 du prince et de la princesse. Cantate n° 22.

Le Roi.
 Hyménée, hyménée
 Ô la belle journée ...
 Trouvez-moi donc beaucoup de cours où il y a
 comme ça, pour toutes les circonstances solennelles
 des cantates numérotées, cataloguées et composées
 par des poètes inspirés.

Le Comte Oscar.
 A minuit et demi, feu d'artifice, concert et bal. C'est
 tout.

Le Roi.
 Je n'ai pas besoin de vous rappeler, messieurs, que
 pour ces diverses cérémonies, une mise somptueuse
 est de rigueur. Et maintenant, allez, messieurs. Vous,
 Alvarez, restez.
 (Ils sortent.)

Scène 3e

Le Roi, le Comte Oscar, Alvarez.

Le Roi.

A quelle heure vous êtes-vous levé ce matin ?

Alvarez.

A l'heure qui plaira à votre Majesté Altesse.

Le Roi, (à part, avec amertume.)

Et l'on veut que les Princes sachent la vérité ! (à Alvarez.) Alors, vous vous êtes levé à 7 heures du matin, vous êtes descendu dans le parc, vous y avez rencontré une femme ...

Alvarez.

La Reine ! grande Palatine !

Le Roi.

Cette femme, monsieur, nous ne la nommerons pas. Il convient de ne pas la nommer ... Etes-vous marié ?

Alvarez.

Non, Sire Altesse.

Bobèche.

Avez-vous des enfants, au moins ?

Alvarez.

Non Aletesse.

Le Roi.

C'est bien, vos enfants et votre femme trouveront en moi un second père ... Allez ! Je n'avais pas autre chose à vous dire ...

Alvarez, (se prenant la tête entre les mains.)

Oh ! je suis perdu ! ... je suis bien perdu ! ... (il sort.)

Scène 4e

Le Roi, le Comte Oscar.

Le Roi.

Tu m'as compris ? ...

Le Comte Oscar.

Eh ! quoi, encore du sang ?

Le Roi.

Il le faut ...

Le Comte Oscar.

Ils sont quatre déjà qui ont rencontré la Reine grande Palatine dans le parc, et qui, 2 heures après ...

Le Roi, (avec horreur.)

Quatre déjà ! ... (légèrement.) Eh bien ! ça fera six ...

Le Comte Oscar.

Non, ça fera cinq ...

Le Roi, (irrité.)

Comte Oscar ...

Le Comte Oscar, (s'inclinant.)

Je croyais pouvoir me permettre.

Le Roi, (le relevant, avec bonté.)

Je te pardonne ... D'ailleurs, tu avais raison, ça fera cinq.

Le Comte Oscar.

Il faut vous arrêter, vous êtes la voix qui commande, mais moi, je suis le bras qui frappe et ça commence à me fatiguer. Et puis, j'ai des remords ... C'est la nuit que ça me prend. Pas plus tard qu'avant-hier j'ai eu une crise ... je me suis levé précipitamment. La Comtesse Oscar m'a dit : qu'avez-vous, mon ami ? Je n'ai pas osé lui dire que c'était le remords.

Le Roi.

Je comprends ça.

Le Comte Oscar.

Il faut nous arrêter.

Le Roi.

Bah ! celui-là encore, après nous verrons ... Et maintenant, occupons-nous des affaires de l'Etat ... avez-vous observé l'horizon politique ?

Le Comte Oscar.

Oui.

Le Roi.

Moi aussi, monsieur, et j'ai mon opinion.

Le Comte Oscar.

Je ne la connais pas, mais je la partage entièrement.

Le Roi.

Mon opinion c'est que la conduite du Sire de Barbe-bleue n'est pas claire ... cinq de ces femmes ont déjà disparu ... ne vous avais-je pas chargé de lui faire quelques observations ?

Le Comte Oscar.

Après la disparition de sa troisième femme, je suis allé le trouver ... et pour entamer la conversation — C'était une biene digne femme que feue Isaure de Valbon, lui ai-je dit. Oui, m'a-t-il répondu, une bien digne femme, mais c'était toujours la même chose ... Je n'ai pas cru devoir aller plus loin.

Le Roi.

Tu as bien fait ... Il me semble cependant que tant de crimes ne peuvent rester impunis ... Cinq femmes ! ...

Le Comte Oscar.

Oui, Sire, Altesse, il a fait disparaître cinq femmes tout comme moi par votre ordre, j'ai fait disparaître cinq ...

Le Roi.

Oses-tu comparer la conduite d'un Roi Palatin qui commande à cent vingt millions d'hommes, à celle d'un méchant petit prince qui n'a pas trois mille sujets ?

Le Comte Oscar.

Sire ! ... Altesse ! ...

Le Roi.

Tu vois, tu ne l'oses pas ... Il faut sévir et nous sévirons ...

Le Comte Oscar.

C'est qu'il a une armée, le Sire de Barbe-bleue ... une armée composées de 300 hommes ... elle serait plus nombreuse si sa musique ne s'était mise en grève la semaine dernière.

Le Roi, (avec dédain.)

300 hommes ... mettons 600 en comptant la musique ... c'est là-dessus qu'il compte pour arrêter mes vieilles phalanges.

Le Comte Oscar.

Vos vieilles faïences ...

Le Roi, (avec autorité.)

J'ai dit : mes vieilles phalanges.

Le Comte Oscar.

C'est que voilà justement le ... vous croyez avoir de vieilles phalanges, et vous n'en avez pas ...

Le Roi.

Comment, je n'en ai pas ! Moi qui commande à 120 millions d'hommes, je n'ai pas ? ...

Le Comte Oscar.

Non vous n'en avez pas, et c'est plus facile à comprendre que vous ne le supposez ...

Le Roi.

Par exemple, je suis curieux de savoir ...

Le Comte Oscar.

Je vais vous expliquer ... Ce n'est rien du tout que la principauté de Barbe-bleue ...

Le Roi.

Un point sur la carte ...

Le Comte Oscar.

Oui, un point ... Il a un tout petit peuple, le Sire de Barbe-bleue, mais il l'a sous la main. Quand il veut un soldat, il n'a qu'à étendre la main, et crac, il pince un soldat ... Tandis que vous ...

Le Roi.

Tandis que moi ...

Le Comte Oscar.

Vous, Sire, vous avez un grand peuple, vous avez Quant à vous, Altesse, votre palatinat occupe un nombre illimité d'hectares. Vous avez un tas de sujets, mais ils sont loi, loin, loin, loin, ... Alors, quand il vous faut un soldat, vous étendez la main, mais vous ne pincez rien du tout.

Le Roi.

Fatale superficie ! ... trop d'hectars !

Oui, c'est la centralisation qui nous manque.

Le Comte Oscar.

Peut-être bien.

Le Roi.

Mais alors, qu'est-ce que mon ministre de la guerre le grand maître de mon artillerie fait de l'argent que je lui donne ?

Le Comte Oscar.

Il le dépense avec sa femme.

Le Roi.

Ah ! le gaillard ... Donc, votre avis est qu'il ne faut pas sévir ?

Le Comte Oscar.

Non seulement il ne faut pas sévir, mais il faudra recevoir très bien le Sire de Barbe-bleue, et lui obéir, s'il plaît à ce redoutable Seigneur d'ordonner quelque chose.

Le Roi.

Eh bien ! on lui obéira.

Le Comte Oscar.

Est-ce décidé, Sire ? Altesse ?

Le Roi.

C'est décidé ... (avec orgueil) Un homme est bien fort quand il a pris une résolution.

Scène 5e

Les mêmes, la Reine grande Palatine.

Un Page, (annonçant.)

La Reine ! ... Grande Palatine !

Le Roi, (à part.)

Tout comme Isaure de Valbon, la Reine grande Palatine ... avec une nuance cependant ... c'est une femme très désagréable, mais c'est toujours la même chose ... (au Comte Oscar.) Allez, Comte Oscar, et n'oubliez pas que vous avez deux mots à dire au Seigneur Alvarez.

La Reine Clémentine. (partout.)
Ah ! à propos d'Alvarez, Comte Oscar ...

Le Comte Oscar.
Majesté Madame.

La Reine.
Dites-lui que j'ai pensé à ce qu'il m'a demandé et que je crois que ça pourra se faire.

Le Roi, (bas au Comte.)
Et tu voulais l'épargner ...

Le Comte Oscar.
C'est bien, Sire, Altesse, j'obéirai ... (il sort.)

Scène 6e

Le Roi, la Reine.

Le Roi.
Que me voulez-vous, madame ?

La Reine.
On vient de notifier à ma fille à moi l'emploi de cette journée.

Le Roi.
Eh bien ?

La Reine.
J'y vois que ce soir à minuit, elle doit épouser le prince Saphir ...

Le Roi.
C'est exact.

La reine.
Eh bien ! monsieur, ce mariage ne peut pas se faire.

Le Roi.
Pourquoi ?

La Reine.
Je connais le cœur de ma fille ... Elle aime quelqu'un.

Le Roi, (amèrement.)
Mais on peut aimer une personne et en épouser une autre.

La Reine.
Ah ! je le sais bien.

Le Roi.
Madame ...

La Reine.
Mais je sais et vous savez aussi ce qui d'ordinaire résulte de ces sortes d'union ...

Le Roi.

Je ne vous parle jamais de ça, vous m'en parlez toujours, vous avez tort. Ça n'est pas un sujet convenable de conversation.

La Reine.
J'ai le droit d'en parler, moi ... car je ne suis jamais allée jusqu'à la faute ...

Le Roi.
Parce que je vous ai arrêtée à la frontière.

La Reine.
Jamais, monsieur, et cependant ...

Couplets.

1.
Notre histoire à tous deux est une histoire amère
Je n'en dirai pas trop sur ce point délicat
Je ne vous aimais pas, vous, vous ne m'aimiez guère
Nous fûmes immolés à la raison d'un Etat.
A ces sortes d'hymens, l'amour dans sa colère
Réserve tôt ou tard un châtement certain,
Epargne à ton enfant le destin de sa mère
Si tu veux à ton gendre épargner ton destin.

2.
Si vraiment vous aimez l'enfant blonde et naïve
Qui vous nomme son père et qui vous dit : bonjour
Le matin, et bonsoir lorsque la nuit arrive,
Préservez-la, monsieur, d'un hymen sans amour.
L'épouse qui n'a pas l'époux qu'elle préfère
Se rattrape un beau soir ou bien un beau matin ...
Epargne à ton enfant le destin de sa mère
Si tu veux à ton gendre épargner ton destin.

On prend un ange d'innocence
Tout comme j'étais à seize ans ;
Un jour on la met en présence
D'un prince des plus déplaisants.
Voilà comment cela commence.
Elle pleure, elle en perd l'esprit,
Mais la raison d'Etat empêche
Qu'on écoute ce qu'elle dit.
Enfin, elle épouse un Bobèche !
Voilà comment cela finit !

Un Seigneur de haute naissance
Un beau soir, paraît à la cour.
Il ose, voyez l'insolence,
A la dame parler d'amour.
Voilà comment cela commence.
De fureur la dame en pâlit,
Mais, le lendemain, moins revêche,
A l'imprudent elle sourit.
Et tu vois, Palatin Bobèche,
Tu vois comment cela finit !

Le Roi.
Vous avez une manie désagréable, c'est de toujours me parler de ce dont les femmes évitent généralement de parler à leurs maris ...

La Reine.

Je ne vous en parlerais certes pas, monsieur, s'il ne s'agissait du bonheur de ma fille.

Le Roi.

Votre fille ... madame, je suis sûr qu'elle sera plus raisonnable que vous, votre fille, et qu'elle prendra la chose très gentiment.

La Reine.

Très gentiment ! Eh bien ! Savez-vous ce qu'elle fait depuis qu'elle a appris qu'elle serait mariée ce soir avec ce prince Saphir ?

Le Roi.

Qu'est-ce qu'elle fait ?

La Reine.

Elle brise des vases précieux.

Le Roi.

Par exemple ! (il veut s'élançer, la reine l'arrête.)

La Reine.

Oh ! soyez tranquille, vous ne tarderez pas à la voir paraître, quand elle aura cassé les vases précieux qui sont par là, elle viendra casser ceux qui sont ici. (entre la princesse.)

Scène 7e

Les mêmes, la Princesse.

(Elle va à la console, prend un des deux vases et le brise.) V'lan ! ...

La Reine.

Quand je vous le disais ...

Le Roi.

Voyons, ma fille, voyons, il faut être raisonnable.

La Princesse.

Je ne demande pas mieux que d'être raisonnable, mais à la condition qu'on fera ce que je voudrai. Il m'est tout à fait impossible d'épouser votre prince Saphir ... J'aime un berger. Ce berger, je l'avais amené avec moi : au milieu du chemin, il m'a dit : quand vous étiez bergère, je n'osais pas parler à ma famille de notre mariage, mais du moment que vous êtes princesse, c'est bien différent et je vais parler à ma famille. Là-dessus il m'a quittée ... il faut l'attendre.

Le Roi.

Il est trop tard, ma fille.

La Reine.

Il n'est jamais trop tard pour empêcher un malheur.

Le Roi.

Madame ...

La Reine, (avec intention.)

Un nouveau malheur.

Le Roi.

Voilà que vous recommencez ...

La Princesse.

Maman est pour moi. Tiens bon, maman, tiens bon.

Le Roi.

Clémentine fera ce que je voudrai. Elle est ma femme, Clémentine.

La Reine.

Comment ? Oui, mais avant d'être votre femme, j'étais sa mère.

Le Roi.

Comment ?

La Reine.

Je veux dire qu'avant d'être votre femme, je suis sa mère.

Le Roi.

J'aime mieux ça.

La Reine.

Et puis ...

Le Roi, (furieux.)

Et puis, en voilà assez ... J'entends la cantate ; c'est le jeune prince.

La Princesse, (brisée.)

Oh ! maman ! maman ! ...

(On entend au dehors la cantate.)

Ah ! quel beau jour !

Ah ! quel beau jour !

Le Roi.

Attention, ma fille.

La Princesse, (se redressant.)

N'ayez pas peur, vous allez voir comment je vais le recevoir.

Scène 8e

Les mêmes, le Prince Saphir.

Un page, (annonçant.)

Le Prince Saphir.

Le prince Saphir, (salue le Roi et la Reine.)

Altesse, Sire, madame ... (il salue la princesse.)

Mademoiselle ... (celle-ci lui tourne le dos.)

Le Roi, (bas à la princesse.)

Ma fille ! ma fille ! ...

La princesse.
Non, non, non ...

Le Roi, (bas.)
Ce n'est pas convenable ...

La princesse, (furieuse.)
Ah ! puisque vous m'agacer ... (Elle va à la croisée et prend le vase qu'elle n'a pas cassé encore, mais en le prenant, elle aperçoit dans la glace Saphir qui la regarde avec une tendresse infinie. Elle reconnaît son berger, se retourne, pousse un cri de joie et laisse tomber le vase.)

Le Roi.
Ma fille ! ...

La princesse.
Ah ! cette fois-ci, mon père, c'est de joie.

Le Roi.
Ah !

(la princesse saute dans les bras du prince.)

Le Roi.
Qu'est-ce que cela veut dire ?

La Princesse.

Couplets.
C'est mon berger,
C'est mon berger,
Il a pu changer son costume,
Sur son toquet mettre un plumet,
Mais ce qu'il n'a pas pu changer
C'est ce front vaste et poétique,
C'est ce regard mélancolique.
C'est mon berger,
C'est mon berger.

2.
C'est mon berger,
C'est mon berger,
Ainsi donc, papa, vite, vite
Attachez la fleur d'oranger
A ma ceinture tout de suite,
Attachez la fleur d'oranger,
Dépêchons-nous je suis préparée,
Maman, n'est ici pas offensée.
C'est mon berger,
C'est mon berger.

Le Roi.
C'est mon berger ! C'est mon berger ! Alors ce n'est donc pas le prince.

Saphir.
Si fait ! le prince et le berger ne font qu'un ...

Le Roi.

Comment cela ?

Saphir.
Je vais vous le dire : une fois à la chasse, je m'égarai, j'aperçus ...

Le Roi.
Ah ! vous avez quelque chose à raconter, ça se trouve bien, car nous avons une scène intime sur le programme, et je ne sais vraiment pas avec quoi nous l'aurions remplie, asseyons-nous. (Tout le monde s'assied.) Maintenant, vous pouvez ...

Saphir.
Une fois, à la chasse, je m'égarai, j'aperçus une bergère d'une beauté éclatante. C'était mademoiselle. Je vins m'établir auprès d'elle dans le même village, sous l'apparence d'un berger. On n'aime bien qu'à la campagne ... Dans les villes, le cœur ne bat pas, mais il bat aux champs.

Tout le monde.
Ran plan plan, ran plan plan.

Quatuor.

Le Roi, (se levant.)
Ran plan plan plan plan.

La Reine, (se levant.)
Ran plan plan plan plan.

La princesse, (se levant.)
Ran plan plan plan plan.

(Variation à l'orchestre pour faire fanfares et clairons, battant et sonnante des champs.)

Saphir, (se levant.)
Qu'avez-vous ? Je ne comprends pas.

La Reine.
Le métal est des plus délicats.

Reprise.
Ran plan plan plan plan.

Le prince.
Vous dites que j'ai fait un mot.

Le Roi.
Pardieu, vous n'êtes pas un sot.

Reprise générale.
Ran plan plan plan plan.

Le Roi.
Vous avez de l'esprit, nous aussi, ça ne nous empêche pas d'avoir du cœur. Ainsi, je vais pouvoir vous appeler mon fils, vous allez prendre femme. Si j'ai quelque chose à vous souhaiter, c'est d'avoir un intérieur comparable au mien, un paradis, un vrai

paradis ... une fille douce et obéissante ... une femme affectueuse et dévouée ... Il y a vingt ans déjà que j'ai épousé Clémentine et nous nous aimons encore comme au premier jour ... pas vrai, mon ange ?

La Reine.
Oui, comme au premier jour.

Le Roi.
Titine ...

La Reine.
Eh bien ! quoi ?

Le Roi.
Viens ... pour montrer comme nous nous aimons ...
Viens, Titine, viens m'embrasser.

La Reine.
Jamais de la vie.

Le Roi.
Madame ...

La Reine.
Si vous vous figurez que j'en ai envie ! ...

Le Roi.
Eh bien ! et moi donc ... je disais cela, parce qu'il y a du monde.

La Reine.
Ma fille ! ma fille ! ... On insulte ta mère.

La princesse.
Maman, ... maman ...

La Reine.
Tu me défendras ...

Le Roi.
Mais ...

La princesse.
Ne touchez pas à ma mère, monsieur.
(Elle se jette sur son père.)

Le Roi.
Eh ! laisse-moi, toi ... (il se débarrasse un peu vivement de sa fille.)

La princesse.
Il m'a battue ! il m'a battue ! ... Ah ! ... (elle prend un vase sur la table et le brise.)

Le Roi, (à Saphir qui cloué sur la chaise a écouté toute cette scène avec stupeur.)
Voilà notre intérieur, monsieur. Un enfer, un véritable enfer ... une fille qui casse des vases précieux, et une fille femme ...

Saphir.
Une femme ...

Scène 8e

Les mêmes, le Comte Oscar.

(Entre le Comte Oscar pâle, bouleversé, il arrive jusqu'au milieu de la scène et ne dit rien.)

Le Roi.
Eh bien ! Comte Oscar ? (le Comte veut parler et ne peut pas.) qu'est-ce que vous avez ?

Le Comte Oscar.
Vous me demandez ce que j'ai ? ...

Le Roi, (comprenant.)
Ah ! c'est fait.

Oscar.
Oui.

Le Roi, (avec éclat à Saphir qui continue à écouter avec stupeur.)
Une femme à cause de qui j'ai été obligé de faire tuer un homme, il n'y a pas un quart d'heure.

La Reine, (avec déchirement.)
Un homme tué à cause de moi ... qui ça ?

Le Roi, (terrible.)
Alvarez, madame.

La Reine, (se remettant tout à coup.)
Alvarez ! ah ! vous m'avez fait une peur ...

Le Roi.
Allons, bon, tout est à recommencer. (musique à l'orchestre.) Qu'est-ce ?

Oscar.
C'est le Sire de Barbe-bleue.

Le Roi.
Alors, fin de la scène intime. (à Oscar.) Je suis satisfait de vos services ... je vous nomme gouverneur de nos provinces du sud, celles qui jusqu'à présent ont refusé de reconnaître notre autorité.

Oscar.
Ah ! ma reconnaissance.

Saphir, (à la Princesse.)
J'ai beaucoup réfléchi pendant la scène intime, une fois mariés, nous verrons très peu ta famille, nous les inviterons à dîner une fois par mois pas davantage.

La Reine, (rêveuse.)
Tuer Alvarez ... Pourquoi ?

Scène 10e

Les mêmes, les Courtisans, puis Barbe-bleue et Boulotte.

Chœur.

Voici cet heureux couple
Il vient à petits pas
L'époux est mince et souple
L'épouse a des appas.

(Pendant ce chœur paraissent Barbe-bleue et Boulotte ; celle-ci est superbement vêtue.)

Barbe-bleue, (s'approchant du trône.)
Ô mon Roi, le plus grand des rois,
Seigneur, m'étant la semaine dernière
Remarié, je crois
Pour la sixième fois
J'ai trouvé convenable
De venir en ce jour
Présenter à la cour
La personne adorable,
Dont les attraits vainqueurs ont fixé mon amour.

Le Roi.
Suffit ... nous l'admettons soudain,
Au baise-main.

(Barbe-bleue fait passer sa femme – le grand Courtisan va au-devant d'elle et la conduit devant le trône.)

Barbe-bleue, (pendant ce temps dévore des yeux la princesse – à part.)
La voilà ! qu'elle est belle ! Sur mon âme, celle qui sera ma septième femme.

(au moment où Boulotte va baiser la main du Roi, elle reconnaît Saphir.)

Boulotte, (très émue et oublieuse complètement que le Roi est là la main tendue.)
Ah ! ça, ce jeune homme
Vêtu de satin
Mais, nom d'une pomme
C'est mon galopin !

Le Roi, (mécontent.)
J'ai l'honneur de tendre
Ma royale main
Je ne puis attendre
Jusque à demain.

Saphir, (à Boulotte qui s'est approché de lui – avec agitation au milieu de l'étonnement général.)
Madame, de grâce
Un peu moins d'amour.

Boulotte.
Il faut que je l'embrasse
Devant tout'la cour.

(Elle saute sur lui et l'embrasse.)

La princesse, (tombe dans les bras de sa mère.)
Ah ! maman !

La Reine, (sévèrement, à Boulotte.)
Madame !

Le Roi.
Qu'ai-je vu ? grand Dieu !

La Reine.
Ma fille !

Barbe-bleue, (à Boulotte.)
Ma femme.
Tenez-vous un peu !

Chœur, (avec éclat.)
Scène surprenante
On ne vit jamais
Chose aussi choquante
Dans ce beau palais.

Le Roi, (à Barbe-bleue.)
Mes compliments, Seigneur, votre femme est gentille.

Barbe-bleue.
Ne parlons pas de ça, parlons de votre fille,
Quand la marierez-vous ?

Le Roi.
Ce soir même à minuit.

La Reine, (avec émotion.)
Le contrat, la chapelle et tout ce qui s'ensuit.

Barbe-bleue.
A minuit ?

Le Roi et la Reine.
A minuit.

Barbe-bleue, (au Roi.)
J'ai le temps, il suffit !

Le Roi.
Le temps de quoi ? mystère étrange.

Barbe-bleue, (à Boulotte.)
Et maintenant, partons, mon ange.

Boulotte, (qui regarde toujours Saphir et qui grille de l'embrasser de nouveau.)
Mais pas du tout, je reste ici.

Barbe-bleue.
Pas possible, ma douce blonde,
On ne peut pas rester dans le monde
Lorsque l'on s'y conduit ainsi.

(d'un ton impérieux.)

Allons, venez, venez, ma chère !

Boulotte.

Ah ! de moi, monseigneur, que prétendez-vous faire ?

Barbe-bleue.

Il est dans mon palais une certaine tour ...

Le chœur.

Une certaine tour.

Barbe-bleue.

Où difficilement parvient l'éclat du jour.

Le chœur.

Parvient l'éclat du jour.

Barbe-bleue.

Vous ne la connaissez, la connaîtrez ce soir.

Boulotte.

Cette tour m'est suspecte et point ne veut la voir.

Barbe-bleue, (terrible.)

Vous la verrez ce soir.

Chœur.

Vous la verrez ce soir.

Boulotte, (épouvantée.)

Je la verrai ce soir.

Barbe-bleue, (saisissant le bras de sa femme.)

Et vous tous, sur mon âme

Si vous savez prier, priez pour cette femme.

Tableau.

Acte 2.

2ème tableau.

Le caveau de l'alchimiste.

Fourneaux, cornues, petite machine électrique. Au fond, au milieu de la scène, faisant face au public un grand mausolée portant une série d'inscriptions funéraires : ci-git Héloïse, ci-git Rosalie, ci-git Eléonore, ci-git Blanche, ci-git Isaure.

Scène 1ère

Popolani (seul.)

Hier il faisait beau, aujourd'hui il fait un temps de chien, hier, à trois reprises, j'ai observé le ciel ; à trois reprises, j'ai pu constater que mars se rapprochait sensiblement de Vénus ... je ne l'en blâme pas, mais tous ceux qui comprennent le langage des astres savent ce que ça veut dire. Ça veut dire que d'ici à 8 jours je n'ai pas brisé mon

maître, le Sire de Barbe-bleue me brisera ... et l'orage d'aujourd'hui veut dire que je ferai bien de me dépêcher. Il n'y a pas à hésiter ... Brisons mon maître ... C'est un sacrifiant d'ailleurs que sa chute me relèvera dans l'estime des honnêtes gens ... Cinq femmes déjà qui sont enterrées ici, et je ne veux pas tolérer ça. Tous ces crimes chargent ma conscience, je ne veux pas en comettre de nouveaux. D'autant plus que ces cinq premiers m'ayant été bien payés, je n'ai aucun besoin en comettre un sixième ... mon Dieu ! mon Dieu ! Qu'est-ce que la vertu ? Ne serait-ce donc que la satiété ? Ce serait désolant, désolant, désolant. (On entend de nouveau le son du cor très rapproché cette fois.) Mais non je ne m'étais pas trompé. C'est bien le cor de Barbe-bleue. Il vient ici. Il est là. Que vient-il me demander encore ? Allons bon fais des calambourgs, mais je n'en ai guère envie et c'est bien sans le vouloir.

Scène 2.

Popolani, Barbe-bleue, (trois coups frappés, Popolani va ouvrir.)

Popolani.

Monseigneur ...

Barbe-bleue.

Tu es seul ?

Popolani.

Toujours seul !

Barbe-bleue.

Va préparer le plus rapide de tes poisons.

Popolani.

Pourquoi faire.

Barbe-bleue.

Ne le devines-tu pas ? ... Elle vient ...

Popolani.

Ah ! monseigneur ...

Barbe-bleue.

Des observations ... (il va écouter à la porte.)

Popolani.

Les astres ont parlé. Si je ne le brise pas, il me brise ...

Barbe-bleue.

Tu ne m'as pas entendu ...

Popolani.

Encore une fois ...

Barbe-bleue.

Le plus rapide de tes poisons. Obéis, je suis excessivement pressé.

Popolani.

J'obéis, monseigneur. (il sort.)

Scène 3.

Barbe-bleue (seul.)

Couplet.

Les voilà donc les tableaux tombeaux des cinq femmes

Qui m'ont aimé d'un amour sans pareil

Dormez en paix, dormez bien, pauvres âmes

Je ne viens pas troubler votre sommeil !

Elles sont cinq ! ô destinée humaine

Quoi ! cinq déjà ! cinq anges disparus !

Il en manque un pour la demi-douzaine

Dans un instant, il n'en manquera plus !

(Entre Boulotte conduite par deux hommes d'armes qui se retirent après l'avoir amenée.)

Scène 4.

Barbe-bleue, Boulotte.

Boulotte.

Ah ! ça ! qu'est-ce que ça signifie ! Ces hommes d'armes qui m'ont fait descendre je ne sais combien de marches.

Barbe-bleue.

Savez-vous lire, madame ?

Boulotte.

Dam ! Quand les lettres sont grosses.

Barbe-bleue.

Lisez alors.

Boulotte.

Ci-git Héloïse, de son vivant haute et puissante dame de Barbe-bleue ! Allons-nous en.

Barbe-bleue.

Vous n'avez pas tout lu.

Boulotte.

Ci-git Rosalinde ; ci-git Eléonore; ci-git ... Allons-nous en, allons-nous en.

Barbe-bleue.

Lisez encore, madame, lisez : ci-git Blanche ... ci-git Isaure ... et au-dessous de ce dernier nom que liez-vous ?

Boulotte.

Il n'y a rien.

Barbe-bleue.

Il n'y a rien, cela est vrai. Eh bien, demain.

Boulotte.

Demain.

Barbe-bleue.

Demain vous pourriez y lire : ci-git Boulotte.

Boulotte.

Allons-nous en !

Barbe-bleue.

Vous en aller. Ah ! Ah !

Boulotte.

Ne riez pas ainsi, vous me faites peur.

Barbe-bleue.

Ah ! vous comprenez alors ... Vous comprenez que vous allez mourir.

Boulotte.

Mourir ... Je ne veux pas.

Barbe-bleue (gentiment).

C'est bête ce que vous dites là. Je le sais bien que vous ne le voulez pas, mais ...

Duo.

Barbe-bleue.

Vous avez vu en ce moment

Et lu les noms écrits sur ces sinistres pierres !

Cinq chambres sont déjà dans cet appartement

Prises par vos cinq devancières

Mais la sixième est votre.

Boulotte.

Et vous voulez seigneur

M'faire passer par la sixième chambre.

Barbe-bleue.

Vous êtes fine comme l'ambre !

Vous avez deviné.

Boulotte.

Mourir ! C'est une horreur !

Il est bien vrai qu'par ci, par là

J'ai fait quéqu's bêtises, mais cela

Ne mérite vraiment pas la mort.

Barbe-bleue.

Ah ! tu conviens que ta conduite

Boulotte.

Pardonnez-moi !

Barbe-bleue.

Confesse-toi d'abord

Peut-être je pourrai te pardonner ensuite.

Boulotte.

Quelle est la jeun'esse du village

Qui dans l'cœur n'a pas qu'que souvenir

Moi, j'en ai deux pas davantage.
Dire qu'y en a plus ce s'rait mentir !

Couplets.

Boulotte.

I
Le premier m'dit faut qu'tu m'écoutes
T'as d'bien belles fleurs dans ton jardin
Dorm' m'en ... j'lui dis : oui ... mais pas toutes
Il n'en laissa pas le gremlin ...

Pierre un jour parvint à me prendre
Un baiser ... j'aurais dû crier ...
J'en conviens, j'aurais dû m'défendre
Mais j'savais pas ... c'était l'premier.

Barbe-bleue.
hé ! là !
Je ne savais pas ça.

Boulotte.
Ah ! ah !
Vous ne saviez pas ça
J'croyais moi que j'mourais pour ça ...

Boulotte.
II
Le s'cond c'était l'coq du village
Un enjoleur, mais croyez bien,
Qu's'il n'm'avait pas promis le mariage.
Il n'se s'rait passé n'eût obtenu rien de rien !

Barbe-bleue.
Hé ! là !
Je ne savais pas ça.

Boulotte.
Ah ! ah !
Vous ne saviez pas ça
J'croyais moi que j'mourais pour ça.

Boulotte.
III
Bref ! Je l'confess', faut pas êtr'fière
Quand on est en fac'de la mort ...
Il fallait pour que j'fuss'rosière
Que la pros'fut tirée au sort ...

Barbe-bleue.
Hé ! là !
Je ne savais pas ça !

Boulotte.
Ah ! ah !
Vous ne saviez pas ça !
J'croyais moi que j'mourais pour ça !

Barbe-bleue.
Est-ce tout ?

Boulotte.

Oui, c'est tout.

Barbe-bleue.
Eh bien ! pour cette cause
Ou pour autre chose
Il faut en finir
Et tu vas mourir !

Boulotte.
Pitié ! ... Pardon !

Barbe-bleue.
Non, non, non, non.

Boulotte.
Quoi, je suis déjà condamnée
Mais tes autr's femmes, tes aut's amours
Au moins durèrent une année
Je n'aurai moi, duré qu'huit jours ! ...

Barbe-bleue.
Les flambes
Durent peu d'instant
Moi, j'aime les femmes
Mais pas pour longtemps.

Ensemble ou en alternance.

Barbe-bleue (très gai)
Amours nouvelles
Courtes amours
Changer de belles
Tous les huit jours
Voilà on dise
Voilà ma devise
Vivent les amours
Qui durent huit jours !

Brigand, ma jeunesse
Mes pleurs ma faiblesse
Devraient t'attendrir
Entends ma prière
Homme sanguinaire
Je n'veux pas mourir !

Barbe-bleue.
Plus pure qu'un jour de printemps
Dans le palais du Roi son père
Il est une enfant de seize ans
Dont la beauté naïve et fière
A porté le trouble en mes sens !

Boulotte.
Tu voudrais l'épouser, peut-être.

Barbe-bleue.
Oui, je veux me remarier.

Boulotte.
Sacripan, lâch, fourbe, traître ...

Barbe-bleue.

Vous avez le droit de crier ...

(Orage très violent au dehors.)

Boulotte.
Du ciel, redoute la colère.

Barbe-bleue.
Le ciel, c'est mon affaire !

Boulotte.
Entends-tu le tonnerre ?

Barbe-bleue.
Eh bien ! Je chanterai plus haut que le tonnerre.

Reprise de l'ensemble.

Amours nouvelles,
etc.

Brigand ma jeunesse
etc.

(A la fin de l'ensemble, Boulotte se traîne aux pieds de Barbe-bleue. Il la repousse. Elle tombe. Au même instant, le tonnerre éclate et Popolani paraît au fond, portant et remuant un verre d'eau sucrée.)

Scène 5.

Les mêmes, Popolani.

Boulotte.
Ah !

Popolani.
Voilà la chose.

Barbe-bleue.
Je vous laisse. Dans cinq minutes je viendrai voir l'effet.

Boulotte.
Monseigneur ...

Barbe-bleue.
Dans cinq minutes. (il sort.)

Scène 6.

Boulotte, Popolani.

Boulotte.
Toi, tu ne me tueras pas ...

Popolani.
Si je ne vous tuais pas il nous tuerait tous les deux, vous n'y gagneriez rien et moi j'y perdrais beaucoup. Donc hopla ! hop ! là ! Dépêchons, dépêchons !

Boulotte.
Tu auras le cœur.

Popolani.
De vous voir mourir ... ma foi ! non ! Aussi voilà ce que j'ai fait. Ecoutez-moi et tâchez de bien me comprendre. Voici un verre d'eau sucrée ... pas besoin de remuer, le sucre est fondu. Là ! Dans cette fiole ... il y a du poison, vous en prenez, du poison. Vous prendrez le poison vous-même, vous le verserez dans le verre ... Je tournerai le dos. Je ne peux pas me mêler de tout ça ... vous avez compris.

Boulotte.
Un verre d'eau sucrée.

Popolani.
Oui.

Boulotte.
Le poison.

Popolani.
vous mettez poison dans verre.

Boulotte.
Vous tournez le dos.

Popolani.
C'est ça même. (Il tourne le dos. Boulotte jette vivement ce qu'il y a dans la fiole et boit le verre d'eau sucrée. Popolani se retourne en riant.)

Popolani.
Elles y ont toutes été prises. Bécasses, vous n'avez pas deviné que c'était le verre d'eau qui était le poison.

Boulotte.
Ah !

Popolani.
La fiole, ce n'était rien du tout.

Boulotte (avec terreur).
Alors, ça y est ?

Popolani.
Sans doute. Est-ce que vous ne sentez pas ?

Boulotte.
Si fait, ça commence ...

Scène 7.

Les mêmes, puis Barbe-bleue.

Finale.
holà ! holà !
Ça me prend là !
Quel drôle d'effet
La mort me fait.

Popolani.
Parfait ! Parfait !

Boulotte.
Ça, la mort, ça n'est pas possible
On souffre, quand on doit mourir.

Popolani.
Je suis un chimiste sensible
Mes poisons ne font pas souffrir.

Boulotte.
Holà ! holà !
Ça me prend là !
Quel drôle d'effet
La mort me fait.
(Elle meurt.)

Popolani.
Allons, ... c'est fait !

(Entre Barbe-bleue.)

Barbe-bleue.
Eh bien ?

Popolani.
Ni – ni.
C'est fini.
Elle est morte, la malheureuse.

Barbe-bleue.
Je devrais avoir des remords
Mais je n'en ai pas et je sors
En chantant ma chanson joyeuse
(Il sort en reprenant le refrain.)
Amours nouvelles etc.

Scène 8.

Popolani, Boulotte.

(Popolani regarde Boulotte étendue sur le fauteuil.
On entend se perdre au loin le refrain de la chanson
de Barbe-bleu.)

Popolani.
Une justice à lui rendre, c'est qu'il prend tout cela
gaiment. Et puis il a une jolie voix ... Le voilà parti
et pour tout de bon cette fois. Nous verrons s'il
chantera demain. (il revient avec Boulotte et la
regarde.) Pauvre Boulotte. Avec elle, ça me fait plus
d'effet qu'avec les autres, parce que je la connais.
(Tout en parlant, il va chercher une petite machine
électrique, il la prépare et met le fil dans la main de
Boulotte.) Je me rappelle qu'un soir ... Elle était
paysanne, alors, ce que c'est que de nous ... un soir
sous les grands marronniers ... nous avons ri, voilà
tout ... nous n'avons fait que rire ... Allons ! (il fait
tourner la machine.)

Boulotte (s'agitant.)
Eh ! là !

Popolani.
Ne lâchez pas.

Boulotte (s'agitant de plus en plus.)
Eh ! là ! Eh ! là !

Popolani.
Ne lâchez pas, on vous dit.

Boulotte.
Qu'est-ce que c'est que ça ?

Popolani.
C'est la vie.

Boulotte.
Vous avez dit ?

Popolani.
J'ai dit : c'est la vie.

Boulotte.
Comment ... je ne serais pas morte ? ... vous ne
m'auriez pas tuée ? ... vous n'auriez ... Popolani !
(Elle prend Popolani et l'embrasse.)

Popolani.
Non, je ne t'ai pas tuée ... Oui, je t'ai ... (il
l'embrasse.)

Boulotte.
Ah ! c'est vrai ! Je ne suis pas morte, je ne suis pas
morte.

Popolani.
Pas plus morte que les cinq autres femmes de Barbe-
bleue.

Boulotte.
Les autres femmes ?

Popolani.
Vous avez cru qu'elles étaient ...

Boulotte.
Oui.

Popolani.
Eh bien ! pas du tout ... Tout le monde croit qu'elles
sont mortes. Tout le monde croit que moi je les ai ...

Boulotte.
Oui, on le croit.

Popolani.
On se trompe, au fond je suis le meilleur homme du
monde, plein de cœur, Popolani plein de cœur. Il y a
trois ans le sire de Barbe-bleue m'ordonna de tuer sa
première femme. C'était Héloïse. Je fus humain. Je

me contentai de lui administrer une drogue qui ne la tua que pour une demi-heure. Quand elle revint à elle, je lui tins à peu près ce langage : ma petite chatte, entendons-nous bien : voulez-vous remourir pour tout de bon cette fois ou bien consentir à être gentille avec Popol ... et à faire son petit bézigue, comme Odette avec Charles VI.

Boulotte.
Vous lui avez dit ça ?

Popolani.
Ce qu'il y a de flatteur, c'est qu'elle n'hésita pas ... Au bout d'une année d'ivresse de bézigue, nouveau mariage de Barbe-bleue, nouvelle femme à tuer. Les garder ici toutes les deux, c'était braver la colère de Barbe-bleue ... mais c'était humain ... ce n'était pas moral ce fut l'humanité qui l'emporta ; puis vint une troisième femme, une quatrième ... une cinquième ... et toujours cette diablesse d'humanité.

Boulotte.
Ah ! ça ! mais dites donc, vous, vous êtes encore pas mal farceur.

Popolani.
Comment.

Boulotte.
Ça vous fait cinq femmes.

Popolani.
Je suis humain.

Boulotte.
Je sais ce qui m'attend, alors ... Vous allez me demander d'être gentille avec ...

Popolani.
Si je vous le demandais ...

Boulotte.
Vous m'embrasseriez beaucoup.

Popolani.
Je ne vous le demande pas.

Boulotte (avec étonnement.)
Ah ! bah !

Popolani.
Cinq femmes ... ce n'est pas trop, mais c'est assez. Mon humanité se déclare incapable d'aller plus loin. Et puis j'ai d'autres idées.

Boulotte.
Lesquelles ?

Popolani.
Je suis résolu, ce soir même, à envoyer promener toute la boutique et à aller aux pieds du Roi grand

Palatin dénoncer la conduite indélicate de mon maître.

Boulotte.
Vous irez seul ?

Popolani.
Non pas. Les victimes viendront avec moi. Je comptais en emmener cinq, j'en emmènerai six, voilà tout.

Boulotte.
Eh bien ! Voulez-vous que je vous dise ?

Popolani.
Dites-moi.

Boulotte.
Ce que vous me proposez là me va mieux que ce que vous avez proposé à Héloïse.

Popolani.
Vous avez envie de vous venger.

Boulotte.
Oui ... et puis ... peut-on savoir ce qu'il y a au fond du cœur des femmes ... un autre sentiment peut-être ... Comme c'est drôle ... on aime parfois ... ce qui vous a fait du mal.

Popolani.
Ça c'est bien vrai ; ainsi moi, le melon ...

Boulotte.
Mais où sont-elles ces cinq autres femmes ?

Popolani.
Là !

Boulotte.
Brrr ! Ça ne doit pas être gai de vivre là dedans.

Popolani.
Je pense pourtant qu'elles sont assez gaies pour le moment ... Il est vrai que c'est parcequ'elles savent qu'elles vont s'en aller ... Elles soupent en vous attendant.

Boulotte.
En m'attendant !

Popolani.
En vous attendant, mais oui. Tout à l'heure elles ont entendu le cor de leur ... de votre mari, et elles savent bien que lorsque le Sire de Barbe-bleue vient ici, il faut ajouter un couvert.

Boulotte.
Et quand les verrai-je ?

Popolani.
Mais tout de suite si vous le voulez.

(Il tire des sons d'un petit cornet d'or suspendu à sa ceinture.)

Scène 9.

Les mêmes, Les cinq femmes.

(La porte du tombeau s'ouvre et laisse voir l'intérieur du monument. C'est un boudoir décoré et meublé avec un grand luxe. Fleurs, candélabres, table servie et autour de cette table les cinq femmes debout le verre à la main.)

Les cinq femmes (s'adressant à Boulotte.)
Salut à toi, sixième femme
De l'homme aux rapides amours !

Boulotte.
Et quand on songe que
Oui, bien rapides, car l'infâme
Avait juré d'm'aimer toujours !
Ne m'a donné que mes huit jours !

Les femmes.
Salut à toi, très noble dame,
Femme aux harmonieux contours !

Boulotte.
Bonjour mesdames.

Les femmes.
Salut à toi.

Boulotte.
J'ai bien l'honneur.

Les femmes.
Salut à toi ...

Boulotte (à l'alchimiste.)
V'là vos cinq femmes.

Les femmes.
Salut à toi ...

Boulotte (à l'alchimiste.)
C'est une horreur !

Les femmes.
Salut à toi, sixième femme
De l'homme aux rapides amours !

Boulotte.
Oui, bien rapides, car l'infâme
Ne m'a donné que mes huit jours.

Héloïse.
Vous au moins avez de la chance
Vous arrivez le jour de la vengeance.
Et vous entrez ici juste pour en sortir.
Car nous partons !

Popolani.
Oui, nous allons partir.

Les femmes.
Ah ! nous allons le tenir
Le dénoncer et le punir.
Il faut partir, il faut partir.

Popolani.
Mais pour nous donner du courage
Avant de nous mettre en voyage.
Buvons le coup de l'étrier ...

Héloïse.
Huit jours, c'est peu, sans compliments,
Nous avons duré plus longtemps.

Couplets.
C'est moi jadis, qui, la première,
Entraï dans ce boudoir fatal,
Et, pendant une année entière,
Il me dorlota, l'animal !
Maintenant, n, i, ni,
Fini !
Il me reste Popolani.

Eléonore.
J'ai fait ma part dans cet orchestre,
Car la quatrième c'était moi.

Isaure.
Moi, je n'ai duré qu'un trimestre,
Quatre-vingt dix jours, après quoi ...

Eléonore.
Maintenant, n, i, ni,
Fini !
Il me reste Popolani.

Rosalinde.
Je m'élançai dans la carrière,
A mon tour, de mon pied léger.

Bathilde.
Je n'eus qu'un mois, un seul, ma chère,
Et je tombai sur Février.

Rosalinde.
Maintenant, n, i, ni,
Fini !

Bathilde.
Il nous reste Popolani.

Popolani.
C'est ainsi, mes petites chattes,
Que vous traitez Popolani ?
Allez, vous êtes des ingrates ;
Mais je suis bon prince aujourd'hui.
Pour répondre à cette romance,
Où vous m'avez fort maltraité,
Je vous offre, moi, la vengeance,

Je vous offre la liberté !

Toutes.

La vengeance ?

Popolani.

Oui, la vengeance,

Avec la liberté !

Boulotte.

Couplets.

Mortes, sortez de vos tombeaux,

Pour revivre !

Il faut quitter ces noirs caveaux,

Pour me suivre !

Mortes, sortez de vos tombeaux,

Pour revivre !

Vive la gaîté,

La liberté !

Le cri de guerre sera :

Vengeance !

Et le traître recevra

Sa danse !

Toutes.

Mortes, sortons de nos tombeaux, etc.

Boulotte.

2e couplet.

Sortons d'ici, rentrons gaiement

Dans le monde !

Et donnons-nous de l'agrément

A la ronde !

Sortons d'ici, rentrons gaiement

Dans le monde !

Un joli garçon,

C'est ça qu'est bon !

Tout ce qu'un cœur de vingt ans

Adore,

Nous l'aurons, chères enfants,

Encore !

Toutes.

Sortons d'ici gaiement

Dans le monde ! etc.

Fin du tableau.

Acte 3e

3e tableau.

La cour.

Même décor qu'au premier tableau.

Scène 1ère

Tout le monde.

(On entoure le prince et la princesse. Ils sont en habits de noce. Minuit sonne lentement au lever du rideau.)

Chœur (après chaque coup de minuit).

Une, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit,

Neuf, dix, onze, douze,

Suivons l'époux, suivons l'épouse

Il est minuit.

(cloches au dehors.)

Le Prince (à la Princesse).

Venez, ma belle, à la chapelle

La cloche gaiement nous appelle.

Chœur général.

Hyménée ! hyménée !

Ô la belle journée !

Qu'ils soient heureux longtemps

Ces deux beaux jeunes gens.

Hyménée ! hyménée !

Et qu'ils aient des enfants

Nombreux et bien portants

Hyménée ! hyménée !

Ô la belle journée !

(Le cortège se dirige vers la sortie quand paraît Barbe-bleue.)

Barbe-bleue.

Arrêtez ! arrêtez !

Le prince.

Pourquoi donc s'arrêter ?

Barbe-bleue.

Vous le saurez, messire

J'ai quelques mots à dire

Que vous ferez bien d'écouter.

Le Roi.

Quoi ! sitôt de retour !

La Reine.

Et vous reparaissiez tout seul à notre cour !

Barbe-bleue.

Madame ! ah ! madame !

Plaignez mon tourment

J'ai perdu ma femme

Bien subitement !

Sur sa

Elle allait trottant

De sa destinée

Point ne se doutant ...

La nuit était belle,

Le bois était noir

Ah ! me disait-elle,

Qu'il fait bon ce soir !

Femme que j'adore
 Là-bas je te vois
 Et je crois encore
 Etre dans ce bois,
 Où d'une voix forte
 En poussant un cri
 Disant : je suis morte
 Et ce fût fini !
 (avec beaucoup moins de tristesse.)
 C'est un coup bien rude
 Rude à recevoir
 Malgré l'habitude
 Qu'on en peut avoir !
 Je lui ferai faire
 Un beau monument
 Mais sur cette affaire
 Glissons à présent !
 Allons, soyons homme,
 Chacun est mortel,
 La défunte en somme
 Est heureuse au ciel !
 Mais moi ... moi, je reste,
 Me revoilà veuf,
 Cet état funeste
 Pour moi n'est pas neuf !
 Quand au fond de l'âme
 Je crierai : hélas !
 A quoi bon ? Ma femme

Ne renaîtrait pas.
 (avec beaucoup de gaîté.)
 Donc, cueillons des roses
 Un peu de gaîté
 Et prenons les choses
 Par leur bon côté.
 Loin de la tristesse
 Vive le plaisir
 La seule sagesse.
 Est de s'
 Vive la folie
 Et le carnaval
 L'amour c'est la vie ;
 Mais l'amour moral
 Homme de famille
 Et d'intérieur
 Epouse gentille
 Ferait mon bonheur.
 (au Roi)
 Or, ta fille est belle
 Et je viens soudain
 De mademoiselle
 Demander la main.

Le Roi.
 Ne sais si je dors ou je veille !
 Comprend-on audace pareille !
 Vous, la main de ma fille ...

Barbe-bleue.
 Oui, tels sont mes souhaits.

Le Roi.

Jamais !

La Princesse.
 Jamais !

Le chœur.
 Jamais !

Barbe-bleue.
 J'ai pas bien loin dans la montagne
 Un petin gros de cavaliers

Le Prince.
 Acceptes-tu ?

Barbe-bleue.
 J'accepte, téméraire.

Le Roi.
 Tout est pour le mieux, battez-vous,
 Le vainqueur sera son époux.

Barbe-bleue et le Prince.
 Le ciel juge entre nous.

Le chœur.
 Le ciel juge entre vous.

Le Roi.
 Nous, prudemment, éloignons-nous
 Pour ne pas attraper de coups.
 (à sa fille et à sa femme)
 Ici, venez toutes les deux
 Et maintenant, allez, messieurs !

(Ils combattent)

Le chœur (excitant les combattants).
 Kiss ! kiss ! Kiss ! Kiss !
 En quarte, en tierce
 Qu'on se transperce
 De par l'enfer
 Battez ce fer !
 Belle estocade
 Plus dix obusiens de campagne
 Servis par mes fiers canonnières.
 Force artilleurs
 Et tirailleurs.
 Bref, mes chers seigneurs, refusez
 Et vous serez pulvérisés !
 Je vous tiens dans ma main.

Le Ministre (au Roi).
 Ce n'est que trop certain.

Le Roi.
 Hélas ! Hélas !
 Qui nous tirera d'embarras !

Le Prince.
 Moi, si vous voulez.

Le Roi.
Je veux bien.
Jeune homme, quel est ton moyen ?

Le Prince (à Barbe-bleue).
Pour t'arracher ma douce amie,
Ô toi, félon, j'adresse ce cartel
Et sous ses yeux, je te défie
Non dans un vain tournoi, mais au combat mortel !

Le Roi.
Un duel ! un duel !
C'est charmant, ça va nous distraire !

Saphir.
Les gendarmes !
(Il se retourne et tombe frappé par Barbe-bleue.)

Barbe-bleue (froidelement).
C'est un coup que m'apprit jadis mon maître
d'armes !

Le chœur.
Ah ! saperlotte !
La belle botte !

La princesse.
Mon amant est mort ! ah ! malheur !
(Elle se jette sur le corps du prince.)

Barbe-bleue.
Seigneur, Ô roi, tu tiendra ta promesse.

Le Roi.
Sans doute, à toi, la princesse.
Je te donne sa main, demande-lui son cœur !

La princesse (examinant Saphir).
Mais où diable a-t-il donc reçu le coup mortel ?

Barbe-bleue.
Relevez-vous, princesse, et volons à l'autel.

(Les cloches se remettent à sonner.)

Le Roi.
Et vous, messieurs les courtisans,
Reprenez vos rangs
Et vos chants.
Belle parade
Bien attaqué
Bien répliqué !
Kiss ! Kiss ! Kiss ! Kiss !

La princesse.
Le ciel protège mon amour.

Le Roi.
Ce spectacle est vraiment charmant !

Le chœur.
Kiss ! Kiss ! Kiss ! Kiss !

Leurs deux épées
Sont bien trempées,
Dégagements
Et froissements
Seconde et prime,
Vive l'escrime !
Qu'ils sont
Ces spadarsins !
Kiss ! Kiss ! Kiss ! Kiss !

La princesse.
Que Dieu protège mon amour !

Le Roi.
Ce spectacle est vraiment charmant !

Barbe-bleue (avec un grand cri).
Ah ! les gendarmes !

Car de plus belle à la chapelle
La cloche gaiment nous appelle !

Le chœur.
Hyménée ! hyménée !
Ô la belle journée
etc.

(Le cortège se reforme. Barbe-bleu tâche vainement
d'arracher la Princesse : on la saisit et on l'emporte
évanouie. Tout le monde sort, excepté le comte
Oscar.)

Scène 2e

Le Comte Oscar, Saphir (étendu sur un canapé.), un
Page, puis Popolani.

(A partir de l'entrée de Popolani, cette scène doit
être jouée d'un ton haletant et précipité. Pendant la
sortie du cortège, le page est entré et a remis un
billet au Comte Oscar.)

Oscar.
Où est l'homme qui t'a remis ce billet ?

Le Page.
Il est là.

Oscar.
Qu'il vienne ...

Le Page.
Le voici.

(Le Page sort. Popolani en bohémien et agite son
tambour de basque.)

Oscar.
Un bohémien ?

Popolani.
Non, un suppliant.

Oscar.
Popolani.

Popolani.
Monseigneur ...

Oscar.
C'est à l'ami que tu parles.

Popolani.
C'est à l'ami que j'ai besoin de parler.

Oscar.
Ça se trouve bien.

Popolani.
J'en ai assez ! J'en ai assez !

Oscar.
Explique-toi plus clairement.

Popolani.
Mais cet homme, il peut nous entendre.

(Il désigne le Prince Saphir qui est étendu sur le canapé.)

Oscar.
Je l'en défie !

Popolani.
Il est sourd ?

Oscar.
Non, il est mort.

Popolani (tranquillement).
Ah ! alors ... il y a une heure, il est venu à ma tour.

Oscar.
Le Sire de Barbe-bleue ?

Popolani.
Oui.

Oscar.
Avec sa femme ?

Popolani.
Avec Boulotte, et il m'a dit ...

Oscar.
Il faut qu'elle meure.

Popolani.
Vous le saviez ?

Oscar.
Je m'en doutais, car maintenant ...

Popolani.

Maintenant ?

Oscar.
A l'autel ...

Popolani.
Il en épouse ? ...

Oscar.
Une autre.

Popolani.
Horreur ! horreur ! (il agite son tambour de basque).

Oscar.
Tais-toi donc !

Popolani.
J'obéis.

Oscar.
Et dis-moi pourquoi tu as un tambour de basque.

Popolani.
Tout-à-l'heure, tout-à-l'heure ... cette femme je ne l'ai pas tuée ...

Oscar.
Que me dis-tu ?

Popolani.
Pas plus que je n'avais tué les cinq autres.

Oscar.
Alors, les six femmes de Barbe-bleue ...

Popolani.
Vivantes ... on ne peut plus vivantes ...

Oscar.
Et lui ?

Popolani.
Polygame ... on ne peut plus polygame !

Oscar.
Et tu veux ?

Popolani.
Me jeter aux pieds du Roi Palatin et lui présenter ces six infortunées.

Oscar.
Aux pieds du Roi Palatin ?

Popolani.
Oui, il jugera Barbe-bleue.

Oscar.
Et qui donc jugera le Roi ? Palatin ?

Popolani.

Que dites-vous ? Prenez garde !

Oscar.

A mon tour ... à mon tour ... si tu as tes remords,
moi aussi, j'ai les miens.

Popolani.

Qui est-ce qui n'en a pas ?

Oscar.

Moi aussi, j'ai sur la conscience.

Popolani.

Vous me faites peur.

Oscar.

Il faut en finir. Prends cette clef.

Popolani.

Tachée de sang ?

Oscar.

Pourquoi ça ?

Popolani.

Je pensais ...

Oscar.

Tu avais tort. Tu vas entrer dans le caveau dont cette
clef ouvre la porte.

Popolani.

Où ça, ce caveau ?

Oscar.

Tu le trouveras.

Popolani.

Bien.

Oscar.

Dans ce caveau, tu verras cinq hommes.

Popolani.

Horreur ! horreur ! (il agite son tambour de basque.)

Oscar.

Tais-toi.

Popolani.

J'obéis.

Oscar.

Tu ne m'as pas dit pourquoi tu avais un tambour de
basque.

Popolani.

Afin de pouvoir pénétrer.

Oscar.

Dans ce palais.

Popolani.

Sans exciter ...

Oscar.

De soupçons ...

Popolani.

J'ai dit aux six malheureuses de revêtir un costume
de bohémiennes.

Oscar.

Et tu t'es toi-même déguisé ?

Popolani.

En bohémien ...

Oscar.

Je comprends. Les cinq hommes ...

Popolani.

Quel cinq hommes ?

Oscar.

Ceux du caveau.

Popolani.

Ah ! bien !

Oscar.

Tu les crois morts ?

Popolani.

Mettez-vous à ma place.

Oscar.

Je le veux bien. (Il prend la place de Popolani.) Ils
ne le sont pas, morts !

Popolani.

Allons, tant mieux !

Oscar.

Tu leur diras de te suivre, et tu iras chez le costumier
du palais.

Popolani.

Et je lui demanderai cinq costumes.

Oscar.

De bohémiens.

Popolani.

J'en étais sûr ... Mais consentira-t-il ?

Oscar.

Voici l'ordre.

Popolani.

Ah ! avec ce papier ... mais ...

Oscar.

Qu'as-tu encore ?

Popolani.
Une chose m'afflige.

Oscar.
Laquelle ?

Popolani.
J'aurai six bohémiennes et seulement cinq
bohémiens.

Oscar.
C'est vrai ! c'est vrai ! (Il se laisse tomber sur le
canapé et s'assied sur le prince Saphir.)

Saphir.
Ah !

Oscar (bondissant).
Qu'est-ce que c'est que ça ?

Saphir.
C'est moi.

Popolani (au Comte).
Pas mort, il paraît ?

Oscar.
Il paraît.

Popolani.
Vous m'aviez trompé.

Oscar.
Je ne savais pas.

Saphir (se tâtant).
Non, pas mort décidément.

Oscar.
Blessé au moins ?

Saphir.
Blessé peut-être ... non, pas blessé.

Oscar.
Tombé pourtant.

Saphir.
Oui, tombé.

Oscar.
L'émotion ?

Saphir.
Pas autre chose.

Oscar.
Sauvé alors ...

Saphir.
Sauvé ! sauvé ! Mais la princesse ?

Oscar.
En train de se marier.

Saphir.
Ah ! j'empêcherai.

Oscar.
J'ai mieux que ça à vous proposer.

Saphir.
Quoi ?

Oscar.
Suivez cet homme.

Saphir.
Pourquoi faire ?

Oscar.
Pour vous venger.

Saphir.
Je le suivrai.

Oscar (à Popolani).
Tu m'as compris ?

Popolani.
Parfaitement, le sixième bohémien.

Oscar.
Ce sera lui. Tu sais où tu vas ?

Popolani.
pas du tout.

Oscar.
Dans un instant, j'irai t'y rejoindre, et je te donnerai
des instructions plus détaillées.

Popolani.
Courons, alors.

Saphir.
Courons, courons. (sortent Popolani et le prince
Saphir.)

Scène 3e

Le Comte Oscar, puis tout le monde.

Oscar.
Ouf ! quel dialogue ! Je n'en pouvais plus !

Chœur.
Hyménée ! hyménée !
Ô la belle journée !
Qu'ils soient heureux longtemps
Ces deux beaux jeunes gens
Hyménée ! hyménée !
Et qu'ils aient des enfants

Nombreux et bien portants
Hyménée ! hyménée :
Ô la belle journée !

(Sur le devant de la scène, la princesse accablée dans les bras de sa mère. Barbe-bleue enchanté et le Roi cherchant à cacher son inquiétude.)

Oscar.
Eh bien ! mon Roi, Altesse, c'est fini ?

Le Roi.
Mon Dieu ! oui. Voilà une affaire terminée ... mais il faut en convenir ... la cérémonie a manqué de gaieté, et maintenant encore, regarde ...

La princesse (à sa mère).
Perdue ! ô ma mère, perdue !

La Reine.
Mon enfant ! mon enfant !

Barbe-bleue.
Dites donc, Bobèche ...

Le Roi.
Qu'est-ce que c'est ?

Barbe-bleue.
Regardez un peu ... votre femme et la mienne. Et toute la cour qui voit ça ... il faudrait tâcher de détourner l'attention.

Le Roi.
Mais comment ?

Barbe-bleue.
Comme vous voudrez.

Oscar.
Il y aurait un moyen peut-être ...

Le Roi.
Lequel ? Parlez.

Oscar.
Il vient d'arriver au palais une troupe de bohémiens.

Le Roi.
Et qu'est-ce qu'il font, ces bohémiens ?

Oscar.
Ils chantent ... Et si votre Majesté daignait permettre ...

Le Roi.
Certainement; faites les venir.

Barbe-bleue.
Et dépêchez-vous.

Oscar (avec intention).

Soyez tranquille monseigneur, je vais ordonner qu'on les amène.

Scène 4e

Les mêmes, moins le Comte Oscar.

La Reine.
Tu vas aller trouver ton mari, et tu lui diras ces simples mots : jamais, monsieur, jamais ... il comprendra.

La princesse.
Mais moi, je ne comprends pas.

La Reine.
Je l'espère bien. Va, ma fille.

La princesse.
Seigneur ...

Barbe-bleue.
Ma douce fiancée !

La princesse.
Jamais, jamais, jamais !

Barbe-bleue.
Vous avez dit ?

La princesse.
J'ai dit : jamais, jamais ! (elle retourne vers sa mère.)

Barbe-bleue.
Ah ! bien, par exemple ! Dites donc, Bobèche ...

Le Roi.
Ne m'appellez donc pas Bobèche !

Barbe-bleue.
Puisque c'est votre nom.

Le Roi.
Je suis en instance pour en changer.

Barbe-bleue.
Eh bien ! Bobèche, savez-vous ce que votre fille vient de me dire ? Elle m'a dit : jamais, jamais !

Le Roi.
Ma fille ?

La princesse.
Papa !

Le Roi.
Qu'est-ce qui t'a dit de dire ça à monsieur ?

La princesse.
C'est maman.

Le Roi.
Comment, madame, c'est vous ...

La Reine.
Oui, monsieur ... et plutôt à Dieu qu'il fût encore
tenus de vous le dire à vous ...

Le Roi.
Madame ...

La Reine.
Eh bien ! après ?

Barbe-bleue.
Et toute la cour qui vous regarde, Bobèche, et toute
la cour qui vous regarde !

Le Roi.
Saperlotte ! c'est vrai ! gardons ça pour la prochaine
scène intime.

(Rentre le Comte Oscar.)

Oscar (rentrant).
Voici les bohémiens !

Scène 5e

Tout le monde.

(Entrent amenés par Popolani masqué, six
bohémiens et six bohémiennes également masqués.
Les six bohémiens dont le prince Saphir, Alvarez et
quatre seigneurs de la cour. Les bohémiennes dont
Boulotte et les cinq femmes de Barbe-bleue.)

Chœur des Bohémiens.
Nous arrivons à l'instant même
Du joli pays de Bohème
Ecoutez bien, nobles seigneurs,
Les chanteuses et les chanteurs.

Tout le monde.
Ils arrivent à l'instant même
etc.

Le Roi.
Chantez pour amuser ma cour
Refrain de guerre ou bien d'amour
Vous serez bien payés si je suis satisfait !

Une bohémienne (Boulotte).
Ô Roi ! soyez tranquille. (à Barbe-bleue)
Et vous aussi, messire,
La chanson que j'm'en vas vous dire
J'en suis certain ! vous f'ra d'l'effet !

(Prélude – musique des tziganes.)

Complainte.

Boulotte.

Ecoutez, gentils seigneurs,
Et vous aussi, nobles dames,
C'que deux assassins infâmes
Ont accumulé d'horreurs.
Et c'qui doit r'doubler l'effroi
C'est, au sein de ce scandale
Leur position sociale
L'un est prince et l'autre est Roi !

Le chœur.
L'un est prince et l'autre est Roi.

Boulotte.
Nous possédons l'art merveilleux,
Nous, filles de Bohème,
De découvrir à tous les yeux
Jusqu'à l'avenir même.
De nos chansons,
De nos leçons
Ne perdez rien,
Ecoutez bien.
Votre main dans la mienne,
Et, foi de Bohémienne,
Bientôt vous en saurez
Plus que vous ne voudrez.

Ecoutez le mot magique,
Oui, le mot diabolique :
Abracadabra !

Il est souvent au fond des cœurs
Des secrets redoutables ;
Des gens, qui ont fait un tas d'horreurs,
Se croient invulnérables.
Mais le destin,
Ce vieux malin,
A l'œil sur eux,
Les malheureux !
Aussi, je les engage
A s'armer de courage ;
Ils vont passer maintenant
Un quart-d'heure embêtant.
Ecoutez le mot magique, etc.

Bobèche.
Et maintenant, commençons sans perdre une minute.
La bonne aventure, ô gué, la bonne aventure !

Boulotte.
A tout seigneur tout honneur. Votre main, grand
Palatin ?

Bobèche.
La voici.

Boulotte.
Combien de doigts à cette main ?

Bobèche.
Combien de doigts ?

Boulotte.

Oui, combien ?

Bobèche.

Cinq, je crois.

Boulotte.

Cinq ... vous l'avouez.

Bobèche.

Voilà que je commence à avoir peur, mais ça m'intéresse.

Boulotte.

Cinq ... et, si chaque fois que vous avez dit au Comte Oscar ...

Bobèche.

Comte Oscar ...

Boulotte.

Cet homme doit mourir ... Si, chaque fois que vous avez dit cela, il vous était tombé un doigt, n'est-ce pas qu'aujourd'hui vous seriez diablement embarrassé pour tenir votre fourchette ?

Bobèche.

Cette femme ... cette femme ...

Popolani.

A qui le tour, maintenant, à qui le tour ?

Boulotte, (à Barbe-bleue.)

A vous, messire, si vous voulez.

Barbe-bleue.

Je ne demande pas mieux.

Boulotte.

Une jolie bague à votre main.

Barbe-bleue.

Simple ... mais de bon goût.

Boulotte.

Mais pourquoi du sang sur cette bague ? ...

Pourquoi du sang ?

Barbe-bleue.

Du sang ?

Boulotte.

Vous ne le savez pas ? ... je vais vous le dire ... c'est parce qu'il y a une heure cette bague était au doigt de la malheureuse Boulotte, et que la malheureuse Boulotte est morte empoisonnée ! ...

Barbe-bleue.

Hôlà, sorcière !

Boulotte.

Voilà pourquoi il y a du sang sur votre bague.

Tous.

Horreur ! horreur !

Bobèche.

Mais qu'est-ce que c'est que ces gens-là ?

Barbe-bleue.

Faites les chasser, Bobèche.

Boulotte.

Ah ! ah ! vous commencez à avoir peur, mes maîtres ! ... et vous avez raison ... car, s'il y a des morts qui se portent bien ...

Bobèche.

Aie !

Boulotte.

Il y a, en revanche, des vivants qui sont bien malades ! ... bas les masques, maintenant, bas les masques !

Barbe-bleue.

Elles !

Bobèche.

Eux !

Héloïse.

Sacripant !

Isaure.

Scélérat !

Eléonore.

Fourbe !

Blanche.

Traître !

Rosalinde.

Lâche !

Barbe-bleue.

Mes cinq femmes !

Bobèche.

Alvarez et ses quatre prédécesseurs !

La princesse.

Mon berge !

Saphir.

Ma princesse !

Clémentine, (à un des cinq.)

Edouard, je vous ai bien pleuré.

Barbe-bleue, (à Popolani.)

Tu ne les tuais donc pas ?

Popolani.
Vous voyez bien.

Barbe-bleue.
Qu'est-ce que tu en faisais alors ?

Popolani.
J'essayais de les distraire par quelques tours de physique amusante.

Barbe-bleue.
Farceur !

Bobèche, (au Comte Oscar.)
Tu n'as donc pas exécuté mes ordres ?

Le Comte Oscar.
Non, Altesse.

Bobèche.
Mais où les cachais-tu donc, ces gentilshommes ?

Le Comte Oscar.
Chez une cousine à moi.

Bobèche.
Une gaillarde !

Le Comte Oscar.
Mais, comme elle va se marier, ... vous comprenez ... elle ne pouvait pas les garder chez elle.

Bobèche.
Pourquoi ? ... (à Barbe-bleue.) Mais qu'est-ce que nous allons faire de tout ce monde-là ?

Barbe-bleue.
Est-ce que je sais, moi ? ... Sept femmes ! ... comme c'est amusant ! ... Est-ce qu'il va falloir que je les reprenne ?

Bobèche.
Eh bien, et moi, ces messieurs dont je me croyais débarrassés ? ... qu'est-ce que je vais en faire ? ... Ah ! quel trait de lumière ! ... une, deux, trois, quatre, cinq, six, sept femmes ... un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept hommes ... nombre égal ! ... comprenez-vous ?

Barbe-bleue.
Pas du tout.

Bobèche.
Tant mieux, vous allez être surpris. – Comte Oscar, faites ranger les hommes de votre côté ... (à Barbe-bleue.) Vous en êtes. (à Popolani.) Vous, monsieur, que je ne connais pas, faites ranger les femmes ... parmi les femmes, ma fille ... là, très bien. – Ecoutez maintenant. Nous allons marier tous ces gens-là.

Clémentine.

Comment, marier ? ...

Bobèche.
Oui, madame, je marie Alvarez.

Clémentine.
Qu'est-ce que ça me fait ?

Bobèche.
Nous allons marier tous ces gens-là ! Chaque cavalier prendra la main de la dame correspondante et l'épousera immédiatement.

Héloïse.
Par exemple !

Bobèche.
Laissez-moi finir. – Si d'aventure un des cavaliers n'était pas agréé par la dame correspondante, ce cavalier serait immédiatement pendu ! (à Héloïse.) Etes-vous contente ?

Héloïse.
Oui, Altesse.

Bobèche.
Quant à la dame, elle sera condamnée à une détention perpétuelle.

Les femmes.
Ah ! alors ...

Bobèche.
Faites ce que j'ai dit, messieurs.

Finale.

Chœur.
Idée heureuse,
Ingénieuse
C'est original
Et moral.

Le Comte Oscar, (présentant Saphir.)
Premier seigneur !

Popolani, (présentant la princesse.)
Première dame.

La princesse.
A vous mon cœur !

Saphir.
A vous mon âme !

Le Comte Oscar, (à la princesse.)
Ça vous va-t-il ?

La princesse.
Si ça me va !

Bobèche.

Hoplà ! hoplà !

C'est entendu, passez par là.

Le Comte Oscar, (présentant Alvarez.)
Second seigneur !

Popolani, (présentant Héloïse et l'embrassant.)
Seconde dame !

Le Comte Oscar, (à Héloïse.)
Ça vous va-t-il ?

Héloïse.
Oui, ça me va.

Bobèche.
Hoplà ! hoplà !
C'est entendu, passez par là.

Le Comte Oscar, (présentant quatre seigneurs.)
Quatre seigneurs !

Popolani, (présentant et embrassant quatre dames.)
Et quatre dames !

Le Comte Oscar.
Ça vous va-t-il ?

Les quatre femmes.
Oui, ça nous va.

Bobèche.
Hoplà ! hoplà !
C'est entendu, passez par là.

Le Comte Oscar, (présentant Barbe-bleue.)
Dernier seigneur !

Popolani, (présentant Boulotte.)
Dernière dame !

Barbe-bleue.
Boulotte, sois bonne !

Boulotte.
Que veut-tu, brigand ?

Barbe-bleue.
Pardonne, pardonne.

Boulotte.
Ah ! coquin ! Ah ! sacripant !

Barbe-bleue.
Ce coquin, mignonne,
Avait d'assez bons moments.

Boulotte.
Ah ! le traître ! Il me prend par les sentiments !

Le Comte Oscar.
Ça vous va-t-il ?

Boulotte.
Oui, ça me va.

Bobèche.
Hoplà ! hoplà !
C'est entendu, passez par là.
Et maintenant à la chapelle
La cloche gaiment nous appelle.

Barbe-bleue.
Quant à moi, je suis très content
Que tout ça finisse gaiment.
Je suis Barbe-bleue, ô gué !
Jamais veuf ne fut plus gai !

Chœur.
Il est Barbe-bleue, ô gué !
Jamais veuf ne fut plus gai !

Fin.